



# Internet, une rationalité du contrôle en actes

Meven MARCHAND GUIDEVAY

*Mémoire de 4e année*

*Séminaire : Théorie et pratique des grands enjeux contemporains*

Sous la direction de : Didier Mineur

**2016 - 2017**

## **REMERCIEMENTS**

Je tiens à remercier vivement M. Mineur, et plus largement Sciences Po Rennes, mais aussi Anne Guidevay Marchand et Christophe Marchand, mes parents, pour avoir soutenu ma démarche et mon projet de recherche.

Je remercie Louise Drulhe, dont l'Atlas Critique d'Internet a joué un rôle majeur dans mon envie de commencer ce travail d'analyse.

Je remercie aussi Erwan Lesage, Adrien Mével, Corentin Castillo, Pierre Mauduit, Clément Bauché et Luc Bruneau, pour les livres, les conseils et les multiples discussions échangées, de même que Maxime Chorin et Brendan Le Glaunec qui ont tous deux contribué à affiner ma connaissance des systèmes informatiques.

Enfin je remercie Morgane Mazé pour son soutien indéfectible tout au long de cette année et son aide dans la relecture de ce mémoire.

# SOMMAIRE

REMERCIEMENTS.....	2
AVANT-PROPOS.....	4
INTRODUCTION.....	5
I. Penser Internet comme un espace .....	11
A. Pour une analyse spatiale d'Internet .....	12
B. La plateforme, un espace privé délimité, découpé, hiérarchisé, et contrôlé.....	20
II. Les plateformes média, un dispositif du contrôle.....	23
A. Vers les sociétés de contrôle.....	24
B. Dispositifs et plateformes.....	30
III. Au-delà d'Internet, la recomposition de l'Empire.....	37
A. Quel capitalisme ?.....	38
B. L'individu ou le Bloom ?.....	43
CONCLUSION.....	49
GLOSSAIRE.....	52
BIBLIOGRAPHIE.....	53

## AVANT-PROPOS

Réalisé un an après la lecture enthousiasmante de *La Dimension Cachée*, d'Edward T. Hall, ce mémoire, toutes proportions gardées bien sûr, se voudrait construit de manière analogue.

Le thème principal de la recherche d'Edward T. Hall, est celui de la perception culturelle de l'espace. L'objet de son ouvrage est de mettre au jour les structurations culturelles de l'agir humain, l'étude étant principalement centrée sur l'organisation de l'espace social et personnel ainsi que sa perception par l'homme. Hall n'étant pas spécialiste de l'ensemble des savoirs qu'il utilise au long de sa démonstration, il fait régulièrement référence aux travaux de Lorenz, Hediger, Tinbergen pour la zoologie et Boas, Sapir et Whorf pour l'anthropologie et la linguistique.

*La Dimension Cachée* est un livre singulier. Avant tout ouvrage de vulgarisation, l'auteur s'y place en tant que « lanceur d'alerte » selon une expression contemporaine. En réintégrant les conduites spatiales humaines dans la catégorie du comportement animal et en soulignant différentes structures culturelles, il pointe les dangers des cités modernes, la surpopulation, l'anomie.

Dans notre cas, nous nous proposons d'éclairer la question du fonctionnement du pouvoir induit dans la construction d'Internet, au travers d'un prisme très large de disciplines : Les sciences de l'information et de la communication, mais aussi la géographie, l'art, la sociologie du travail et particulièrement du « digital labor »\*, ainsi qu'enfin, la philosophie. N'étant en aucun cas praticien de l'ensemble de ces disciplines, au cours de notre développement, nous nous efforcerons d'en vulgariser le contenu et de les faire entrer en résonance. Loin d'être prescriptif, ce travail est une construction analytique se donnant pour objectif de participer à une intelligence partagée de la situation.

\* Voir glossaire

## INTRODUCTION

« Que dirions-nous si des forces de l'ordre pouvaient accéder à notre ordinateur sans nous en tenir informés, sur la seule base de présomptions ? Que penserions-nous d'entreprises qui, parce que nous aurions volé un ordinateur, s'autoriseraient à regarder ce que nous faisons chez nous ? Que penserions-nous d'une école qui, pour s'assurer du bon usage des ordinateurs qu'elle fournit à ses étudiants et se prémunir des vols, se donnerait aussi les moyens de prendre des photos à partir de la webcam, même lorsque les élèves se trouvent dans leur chambre ? Que ferions-nous si nous apprenions que notre opérateur de téléphonie mobile avait accès à tout ce que nous faisons sur notre téléphone mobile ? Que dirions-nous si notre fournisseur d'accès à internet se permettait de surveiller toute notre activité sur internet, afin de nous proposer de la publicité ciblée ou s'assurer de la légalité des fichiers que nous partageons ? Que penserions-nous enfin, si des entreprises occidentales vendaient des dispositifs de surveillance généralisée des réseaux de transmission, dont Gmail et Facebook, à des pays autoritaires qui oppressent leur population ? Ces questions, nous devons absolument nous les poser, car tout cela n'est pas de la fiction. Il s'agit au contraire d'actualités tout à fait effectives et, manifestement, nous ne faisons rien ! »<sup>1</sup>

Cette longue anaphore à la Frank Pavloff pose indubitablement de bonnes questions. La peur du « Big Brother », le spectre de la surveillance numérique de masse, a beau avoir été une constante horrifique de la littérature d'anticipation depuis des décennies, l'annonce de son effectivité ne semble pas, pour le moment du moins, nous avoir fait modifier drastiquement nos usages et pratiques.

C'est pourtant bien par la collecte, le stockage et le traitement massif de données issues des pratiques quotidiennes des technologies de l'information et de la communication qu'a été constitué le plus vaste des programmes de surveillance connus à ce jour. PRISM, nom de code du projet de surveillance global mené par la NSA et révélé au grand public par Edward Snowden, dispose effectivement d'un accès direct aux données hébergées par les géants américains des nouvelles technologies, parmi lesquels Google, Facebook, YouTube, Microsoft, Yahoo!, Skype, AOL et Apple. Depuis juin 2013, il est de notoriété publique que les dispositifs

1 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012, p. 199-200.

de contrôle des États modernes sont alimentés par les acteurs de l'économie numérique et leurs utilisateurs eux même.

L'existence de ce complexe militaro-industriel d'un nouveau genre vient bouleverser l'imaginaire commun sur Internet, encore très marqué par les utopies technoscientifiques autour des réseaux.

Nous savons pourtant que la création du réseau Internet est fortement liée aux recherches de l'armée américaine. Ainsi le développement du dispositif technique d'Internet prend en partie sa source dans les travaux de Paul Baran, théoricien de la transmission d'informations par « paquets » standardisés. Son objectif était la création d'un système de transmission polycentrique, capable d'envoyer des messages par divers chemins à une même destination. Compte tenu des impératifs de la Guerre Froide, ce réseau décentralisé et robuste devait être capable d'assurer la transmission des communications militaires en cas de coupures locales (rupture de câbles sur certains itinéraires), et même sous les conditions de la déflagration atomique. Néanmoins, si elle est effective aujourd'hui, la technologie imaginée par Baran n'est pas retenue lors de la création en 1969 d'Arpanet, réseau coordonnant les différents centres de recherche de la *Defense Advanced Research Projects Agency* (DARPA) imaginé par le professeur Licklider.

Pour Brian Holmes, la véritable détermination militaire d'Internet est celle-ci, « assurer l'« interopérabilité » d'un ensemble de réseaux informatiques hétérogènes, fonctionnant à des échelles très différentes (du local au planétaire) », autrement dit, permettre l'échange d'informations entre des calculateurs aux caractéristiques hétérogènes<sup>2</sup>.

Techniquement, cette fonctionnalité est permise par la suite de protocoles TCP/IP, implémentée\* en 1983. Le protocole TCP permet à des applications sur deux machines distantes qui communiquent de contrôler l'état de la transmission. Le protocole IP lui, permet l'élaboration et le transport du flux de datagrammes IP (les paquets de données). En réalité, le protocole IP achemine les datagrammes IP indépendamment les uns des autres en définissant leur représentation, leur routage et leur expédition. Afin d'identifier le destinataire d'un message, le protocole IP se réfère à son identifiant numérique propre, son adresse IP. Cependant, il est possible d'associer des noms en langage courant à ces séquences de chiffres organisées de manière hiérarchique, à l'aide du système DNS (Domain Name System). Ainsi, le protocole IP fait appel à des serveurs DNS chargés de résoudre la corrélation entre les adresses IP et le nom de domaine associé, plus explicite ([www.facebook.com](http://www.facebook.com) par exemple).

2 HOLMES, Brian, « Libre Association . Internet et la recomposition réticulaire », *Multitudes* 2005/2 (no 21), p. 31-39.

Par cette solution, il existe au moins un nombre unique pour chaque calculateur connecté au réseau. Cette normalisation de la communication diffusée comme un standard public gratuit et libre de droits a écrasé les normes propriétaires et nationales des systèmes d'échanges de données alors en vigueur hors des USA (TRANSPAC mis en place en France par les PTT par exemple). Elle a fait du réseau Arpanet (et du même coup d'Internet), une *infrastructure impériale*, connectant des ensembles machiniques complexes et hétéroclites.

Par cette interconnexion de machines et d'objets considérés comme autant de points égaux d'un réseau décentralisé, par la libre association des hommes, ainsi que la circulation libre, c'est à dire transparente, donc incontrôlable de l'information, la cybernétique a pensé suivant Norbert Wiener réactualiser le rêve saint-simonien.

Pierre Musso a très bien documenté la généalogie de l'utopie technoscientifique et sa manière d'évacuer la conflictualité politique de l'utopie sociale au travers de la célébration du progrès technique, dès la révolution industrielle et la naissance des premiers réseaux, le chemin de fer et le télégraphe de Chappe en France<sup>3</sup>. Les prophètes de la religion des réseaux, à l'image de Michel Chevalier en 1832, défendaient effectivement l'idée selon laquelle les réseaux techniques seraient les vecteurs de la démocratie et de l'égalité, par la simple mise en circulation, libre et transparente des flux humains, des savoirs et des capitaux : « *Améliorer la communication... c'est faire de l'égalité et de la démocratie. Des moyens de transport perfectionnés ont pour effet de réduire les distances non seulement d'un point à un autre, mais également d'une classe à une autre* »<sup>4</sup>.

Cette proposition, supposant que la libre circulation de l'information entraîne à elle seule le changement social, est toujours véhiculée aujourd'hui, au gré des « révolutions » techniques et des innovations réticulaires, du « village planétaire » de Marshall McLuhan aux « autoroutes de l'information » d'Al Gore en passant par les concepts d'« intelligence collective » ou de « démocratie connectée ».

S'il est un point sur lequel les cybernéticiens ne se sont pas trompés c'est sur le fait que la communication, et le réseau, ont effectivement bien à voir avec le gouvernement. Deleuze, dans une conférence donnée à la Fémis, nous explique que la communication est la transmission et la propagation d'une information, l'information étant un ensemble de mots d'ordres. La communication est donc la transmission d'une information que nous sommes tenus de croire, ou du moins, imposant de nous comporter comme si nous y croyions. « *L'information est donc le système du contrôle* ». Suivant André-Marie Ampère, nous pensons donc que la cybernétique, comme théorie d'une société reposant sur le réseau comme

3 MUSSO, Pierre, « De la socio-utopie à la techno-utopie », *Manière de voir*, 8/2010 (n°112), p. 6-6.

4 CHEVALIER, Michel, *Lettres sur l'Amérique du Nord* (2 volumes), Gosselin, Paris, 1836, tome II, p. 3.

circulation libre de l'information, ou la circulation libre de mots d'ordres, peut être rapportée à la « science du gouvernement »<sup>5</sup>. De fait, comme nous l'avons remarqué au début de notre introduction, déjà aujourd'hui, la pratique du gouvernement par la surveillance de masse s'identifie de moins en moins à la souveraineté étatique. Elle s'appuie sur la « co-crédation » et « la collaboration » avec des entreprises privées et la production de données et d'informations par les utilisateurs eux-mêmes des services et technologies de l'information et de la communication. Elle est une modalité diffuse et indolore de distillation du pouvoir dans chacun des interstices de la vie des « citoyens connectés ». En ce sens, nous pensons que la cybernétique est la forme de gouvernement de ce que Foucault et Deleuze ont décrit comme les sociétés de contrôle, et que les plateformes media (intermédiaire qui rassemblent des groupes et favorisent les échanges économiques et sociaux – sites collaboratifs, réseaux sociaux, marketplace...), y jouent un rôle stratégique prépondérant.

Ici, nous voudrions voir, dans quelle mesure Internet, par l'intermédiaire des plateformes, peut-il être considéré comme une rationalité du contrôle en actes. Autrement dit, *peut-on considérer les plateformes comme des dispositifs participants des sociétés de contrôle ?*

Ce projet nécessite cependant d'effectuer quelques révisions concernant notre conception de ce qu'est l'objet Internet. Jusqu'ici nous l'avons décrit comme un réseau décentralisé, un ensemble de machines et d'individus reliés par des flux (d'électricité et d'informations). Nous pensons pourtant qu'une bonne compréhension de ce qu'est Internet, et de ses enjeux économiques, sociaux et politiques, doit passer par une relecture spatiale. Suivant l'intuition du géographe Boris Beaude, nous vous proposons de penser Internet comme un espace. Nous consacrerons la première partie de notre développement à cette idée.

Si Internet est un espace, cela signifie qu'il est, comme tout autre territoire, quadrillé, contrôlé et qu'au sein de ses lieux, des dispositifs véhiculent le pouvoir. Haut lieu de « synchronisation »<sup>6</sup>, nous faisons l'hypothèse que le dispositif par excellence du pouvoir sur Internet est la plateforme. Celle-ci concentre effectivement pour une grande part les modalités de l'interaction et de la communication. Au cours de notre seconde partie, nous tenterons de vérifier cette allégation en opérant un retour sur la théorie des sociétés de contrôle et ses prolongements.

D'après Gilles Deleuze, l'avènement des sociétés de contrôle n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une mutation du capitalisme. Celle-ci va jusqu'à

5 AMPÈRE, André-Marie, *Essai sur la philosophie des sciences ou Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*, 1834

6 Néologisme de Boris Beaude définissant un espace commun, de la même manière que la synchronisation définit un temps commun.



traverser les individus en eux-mêmes, produisant ce qu'il appelle des « dividiels ». Nous voudrions éclairer ce dernier point en revenant sur les analyses du *digital labor*, les activités numériques quotidiennes des usagers des plateformes, productrices de données et de valeur, ainsi qu'en opérant un retour sur l'analyse développée par Guy Debord dans *La Société du Spectacle*, du passage des rapports sociaux dans la sphère de la représentation. Il nous semble effectivement que l'économie cybernétique est d' « ordre ontologique »<sup>7</sup>. Sous-tendue par le capitalisme cognitif et le *digital labor*, elle se traduit par la dégradation de *l'être* en *paraître*. Le Moi des sociétés de contrôle serait tout entier constitué par son extériorité, par ses relations. L'analyse de cette mutation économique et anthropologique sera le troisième mouvement de notre démonstration.

7 WINOGRAD, Terry & FLORES, Fernando, *Understanding Computers and Cognition: A New Foundation for Design*, Addison-Wesley Professional, 1987

fig 1: NEWBURY David, Carte d'Arpanet, Mai 1973

## I. Penser Internet comme un espace

Internet est indiscutablement fondé sur la connexité, mais ne s'y résume certainement pas. Il est fait de flux et de stocks, de réseaux et de territoires, de cuivre de lumière et de mots.

Boris Beaude, *Internet, changer l'espace, changer la société*

## A. Pour une analyse spatiale d'Internet

### 1. Du réseau au lieu réticulaire

La carte du réseau Arpanet en 1973 présentée en introduction de ce chapitre, page 10, est caractéristique de notre représentation contemporaine d'Internet. Nous y trouvons un ensemble de points, de calculateurs, aux caractéristiques différentes, reliés entre eux par une infrastructure physique de câbles et des flux d'information. Les noms propres correspondent aux localisations des centres de recherche de la *Defense Advanced Research Projects Agency* (DARPA) que ce réseau met en relation. Si aujourd'hui nous voulions cartographier le réseau Internet, intuitivement nous reproduirions sans doute un schéma de ce type, un ensemble de points égaux dans un réseau décentralisé.

Nous avons vu en introduction, suivant les travaux de Pierre Musso, ce que cette conception d'Internet véhicule comme utopie. Effectivement, cette représentation nous permet d'inscrire Internet dans la continuation des philosophies du réseau, au travers desquelles, la circulation libre, et transparente des flux humains, de savoirs et de capitaux est supposée entraîner d'elle-même le changement social et ainsi « *faire de l'égalité et de la démocratie* ». Nous avons noté qu'il est pourtant réducteur de penser que le développement d'infrastructures réticulaires était une condition suffisante du changement social.

Néanmoins la formidable originalité d'Internet, renouvelant les modalités de l'interaction entre les composantes de la société (individus, objets, idées), doit nous poser question.<sup>8</sup> Suivant l'intuition de Boris Beaude, nous pensons qu'Internet ne peut-être résumé à son réseau. Si la connexité est omniprésente dans son infrastructure nous pensons que cette caractéristique n'est qu'un extrait d'une longue liste d'autres propriétés :

« Internet peut être local et mondial, synchrone et asynchrone, symétrique et asymétrique, interactif et passif, virtuel et auditif, permanent et éphémère : autant de propriétés qui correspondent généralement à des moyens de communication spécifiques, tels que la radio, la télévision, la presse écrite ou le téléphone. »<sup>9</sup>

Internet ne se réduit pas à un câblage et à des flux. Il se caractérise aussi par la permanence et l'accessibilité à des contenus. Au travers de l'économie de plateformes, il se caractérise par des masses d'informations et des marchés. Il se caractérise par le *cloud*, ce nuage de données en

8 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012, p. 8.

9 *ibid*

attente de sollicitations, stockées par les plateformes et leurs utilisateurs sur des ordinateurs distants, les serveurs.

« Internet est autant ce qui relie que ce qui est relié, le tout étant supérieur à la somme de ses parties . »<sup>10</sup>

Afin de saisir Internet dans toute sa complexité, Boris Beade nous propose de le considérer comme un espace. Paraphrasant Kant, il nous explique que, de même qu'Internet, l'espace n'est ni un support, ni un contenu, que ce n'est pas une chose, mais l'ordonnancement des choses. L'espace, comme le temps, serait « *une forme à priori de la sensibilité, l'un et l'autre nous permettant d'appréhender le réel et d'établir des relations entre les choses dont nous faisons l'expérience* ». <sup>11</sup> L'espace est à la fois ce qui rassemble et ce qui sépare, et c'est à ce titre qu'il est régulièrement analysé comme l'une des clés de compréhension de notre environnement et de notre capacité d'action sur lui même, de l'urbanisme unitaire aux « architectures de prévention situationnelle »<sup>12</sup>, en passant bien sûr par l'analyse du dispositif panoptique chez Foucault. C'est suivant cette idée, que nous pensons qu'une bonne intelligence de ce qu'est Internet, et de ses enjeux économiques, sociaux et politiques, doit passer par une relecture spatiale.

La première étape de la compréhension de l'espace d'Internet selon Beade suppose d'opérer une distinction entre les territoires et les réseaux. Il fait ici appel à une typologie donnée par Jacques Lévy dans *l'Espace légitime* : Contiguïté et connexité sont deux métriques fondamentales, respectivement topographiques et topologiques. La contiguïté est la métrique du territoire qui est une continuité d'espaces. La métrique du réseau, dont l'espace peut-être discontinu, est la connexité. Dans un territoire, on considère la pertinence de la distance par la localisation (appréciée par la contiguïté), dans un réseau, la non-pertinence de la distance se fonde sur la communication (appréciée par la connexité).

#### Lieux territoriaux et lieux réticulaires :<sup>13</sup>

	Espace	Métrique	Technique
Lieux territoriaux	Territoire	Contiguïté	Localisation
Lieux réticulaires	Réseau	Connexité	Communication

10 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012 p. 16.

11 Ibid

12 GARNIER, Jean-Pierre, « *Scénographies pour un simulacre : l'espace public réenchanté* », *Espaces et sociétés* 2008/3 (n° 134), p. 67-81.

13 Extrait de BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012 p. 53-55.

Le passage du territoire au réseau reconsidère la pertinence de la distance dans la communication par le passage de la métrique de la contiguïté à la connexité. La diffusion des réseaux, et la possibilité de communication structurent l'espace, tissant des relations qui complexifient le territoire. Dans le cas particulier d'Internet, la vitesse d'échange et de communication est telle que nous pouvons en conclure que la distance n'y est pas pertinente :

« Les vitesses sont telles qu'Internet permet un contact quasi instantané, quelle que soit la distance topographique (distance territoriale mesurée en mètres). En cela Internet est non seulement un espace, mais aussi un lieu, c'est-à-dire un espace au sein duquel la distance n'est pas pertinente. »<sup>14</sup>

Pour résumer, penser Internet comme un espace nous permet de passer de l'idée d'un réseau à celle d'un lieu réticulaire, capable d'assurer la connexité entre des étendues et des parties remarquables sans que la distance y soit pertinente. Désormais, il convient, face à ce nouveau type d'espace, de l'étudier pour en dégager certaines propriétés que nous jugeons importantes pour notre question, et de voir de quelle manière les logiques du contrôle conceptualisées pour les territoires, s'appliquent au lieu réticulaire.

## 2. Quelques postulats sur l'espace d'Internet associés à leur représentation graphique

Dans le cadre de son diplôme à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris (EnsAD), Louise Drulhe, designeuse, a repris la tentative de spatialisation d'Internet initiée par Boris Beaude dans un *Atlas Critique d'Internet*. Sous la forme d'une série de 15 hypothèses, celui-ci présente une liste de tentatives d'utilisation de l'analyse spatiale, dédiée à la compréhension des enjeux sociaux, politiques et économiques d'Internet. Ici, nous voudrions proposer quelques extraits de cette recherche théorique et graphique. Il nous semble en effet que celle-ci nous permet de donner une nouvelle profondeur à la compréhension d'Internet comme lieu réticulaire, et nous permet d'écarter définitivement de notre esprit la plate représentation de l'infrastructure du réseau.

### 1) Internet est un point (proposition 1)

Louise Drulhe part ici de l'un des concepts phares de Beaude, la synchronisation. Effectivement, comme nous l'avons dégagé plus tôt, sur Internet, la distance n'est pas pertinente. En cela, Internet n'est pas tant un lieu de synchronisation, de temps commun, qu'un lieu de synchronisation, à savoir un espace qui rend possible l'action en commun, l'interaction.

14 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012 p. 53-55.

S'il existe de nombreux lieux possibles de synchronisation (une place, une usine, une école, une prison...), la spécificité d'Internet est qu'il est l'unique espace de synchronisation potentiellement partagé par le monde entier. Selon Beaudé, il dispose d'une « *capacité à être le lieu de pratiques déployées tant localement que mondialement* ».

Cette capacité est la suite logique de la détermination militaire d'Internet selon laquelle il devait « *assurer l'« interopérabilité » d'un ensemble de réseaux informatiques hétérogènes, fonctionnant à des échelles très différentes (du local au planétaire)* »<sup>15</sup>. C'est ce qui en fait une *infrastructure impériale* et une concentration du pouvoir inédite.

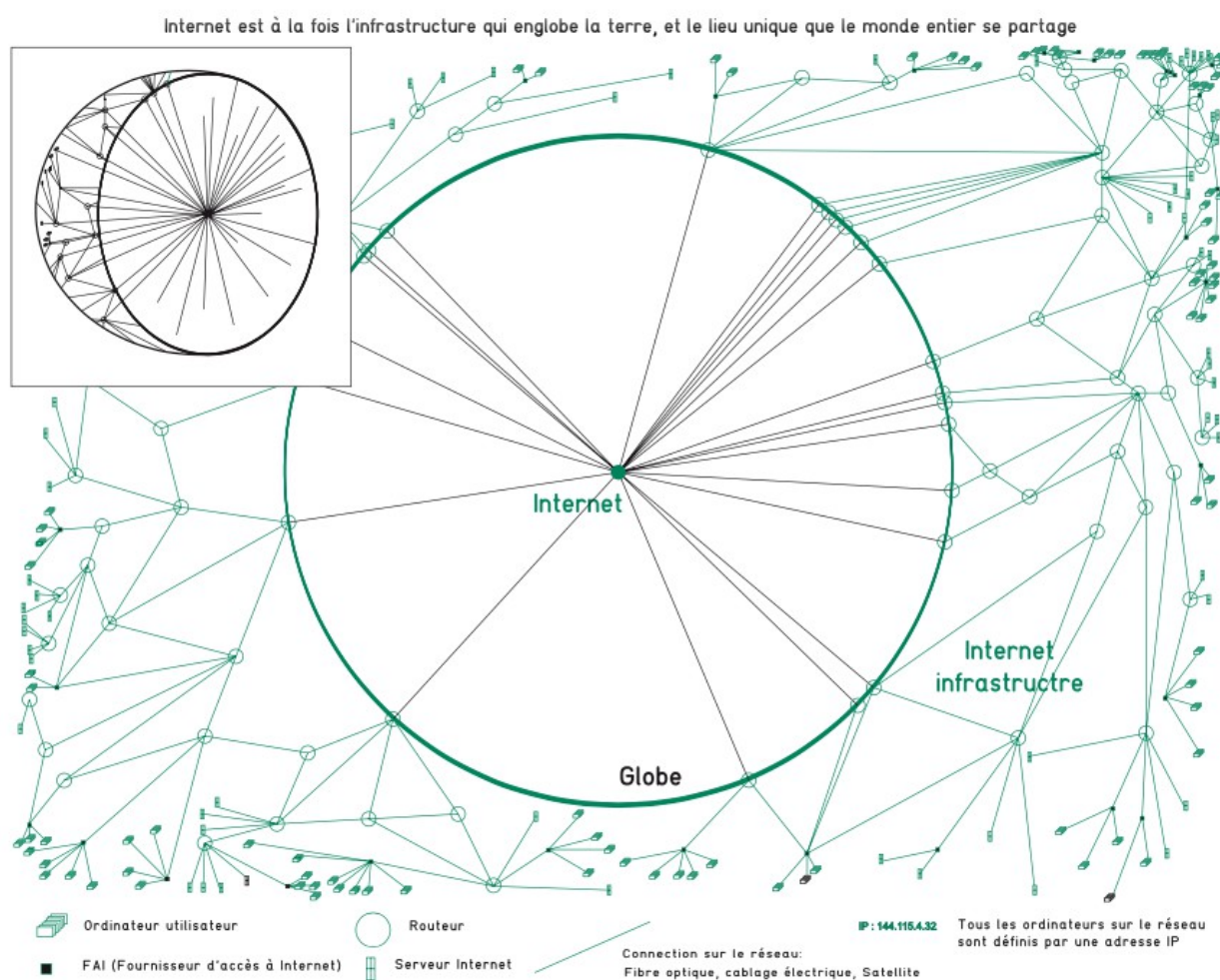


fig 2: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015

## 2) Les moteurs de recherche ré-agencent Internet (proposition 2)

Sur Internet, tout l'espace terrestre converge en un point. Tout nous paraît donc potentiellement à un clic. Néanmoins les moteurs de recherche, classant les pages web et les

15 HOLMES, Brian, « Libre Association . Internet et la recomposition réticulaire », *Multitudes*, 2005/2 (no 21), p. 31-39.

rendant plus ou moins lointaines, réagencent l'architecture du web et contrôlent l'espace, recréant une distance fictive. Cette redistribution de l'espace est particulièrement effective pour les moteurs de recherches profilant leurs utilisateurs afin de leur suggérer des résultats personnalisés. Google, passé maître dans cette pratique et utilisé à 90% en France et dans de nombreux autres pays se place comme intermédiaire entre les utilisateurs et le reste d'Internet dont il contrôle la géométrie.

Dans les dessins présentés ci-dessous, le cône descendant représente la perte de distance, de l'espace territorial à l'espace réticulaire. Le cône ascendant nous permet d'appréhender la reprise de distance fictive produite par les moteurs de recherche.

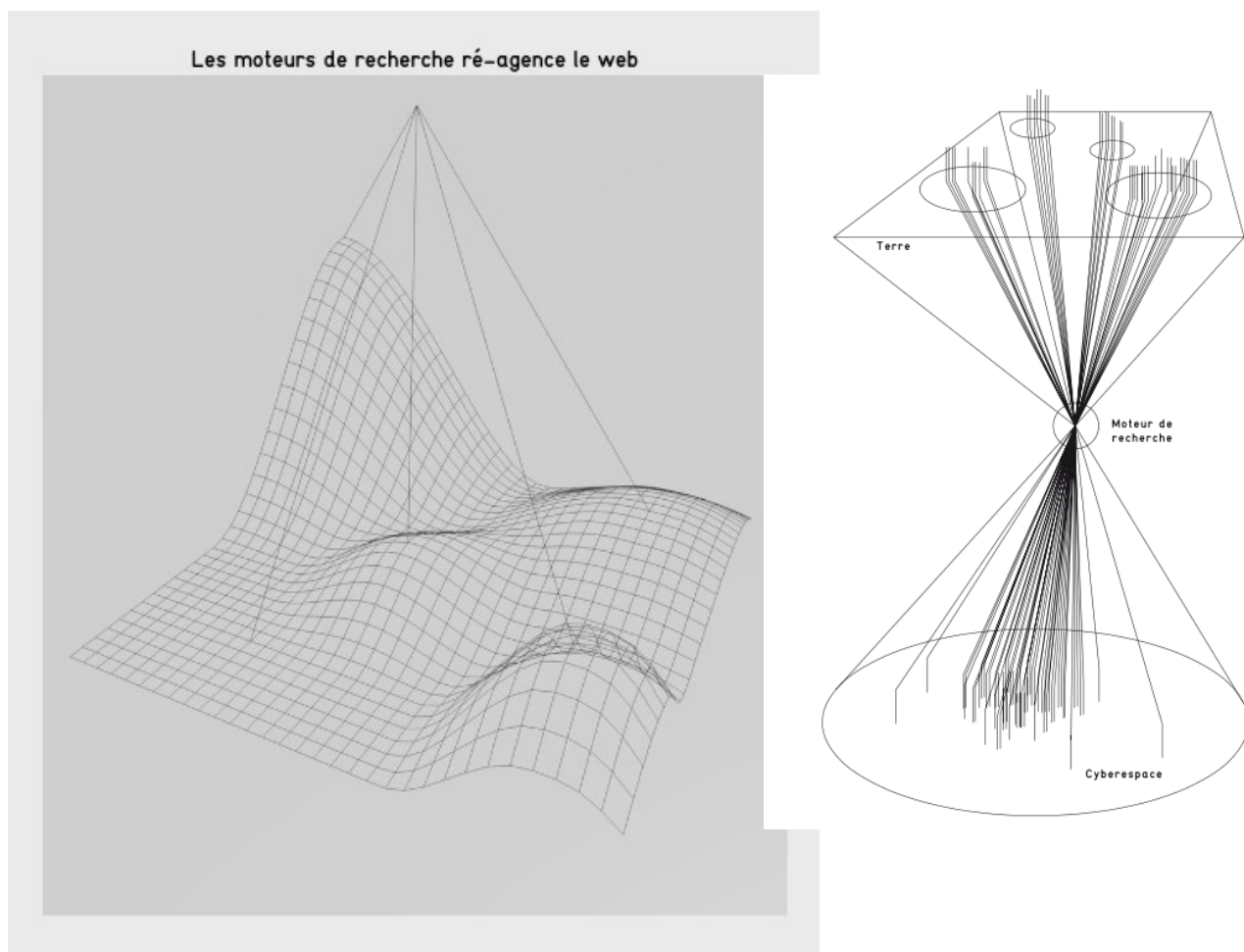


fig 3 et 4: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015

### 3) Internet est la projection locale d'un espace mondial (proposition 3)

Internet est un espace unique partagé par l'ensemble du monde. Pourtant il existe de multiples expériences locales de ce lieu réticulaire mondial. Ainsi, Google Earth est interdit au Maroc, Google Maps présente des frontières différentes selon le pays dans lequel il est utilisé et les différends territoriaux auxquels ceux-ci sont confrontés. En France, de nombreux sites de



téléchargement illégal sont inaccessibles alors qu'ils ne le sont pas pour les internautes d'autres pays. Cette projection est en grande partie le fruit des arrangements des géants d'Internet avec les États-Nations et une mise en conformité de leurs contenus avec les différentes lois locales.

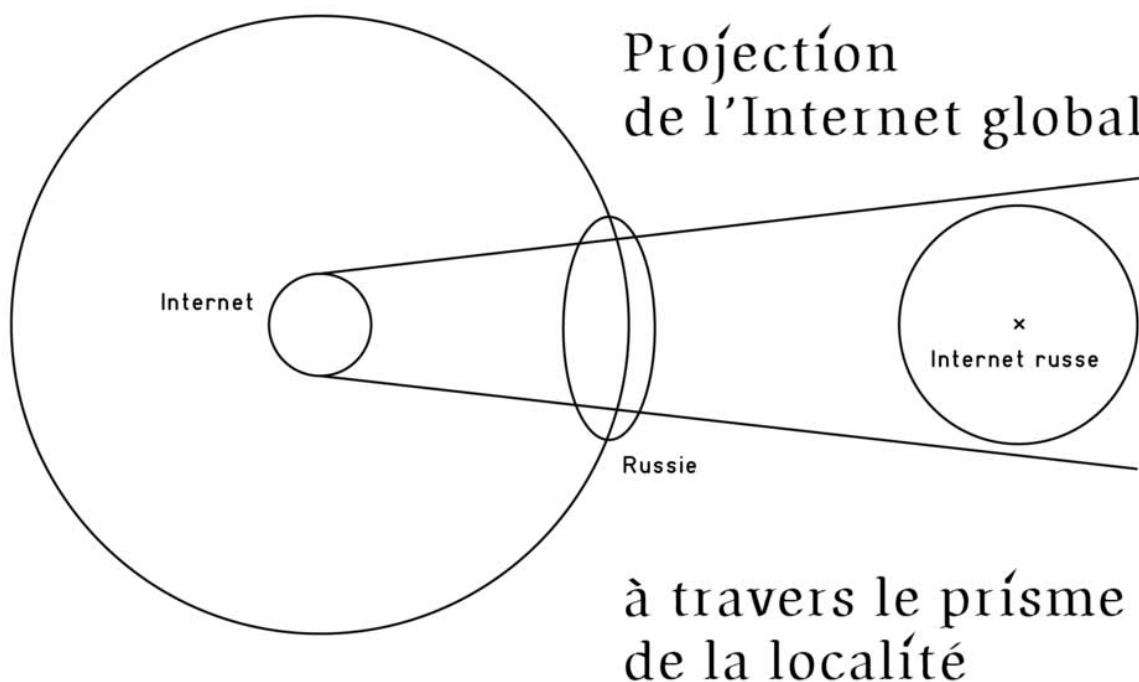


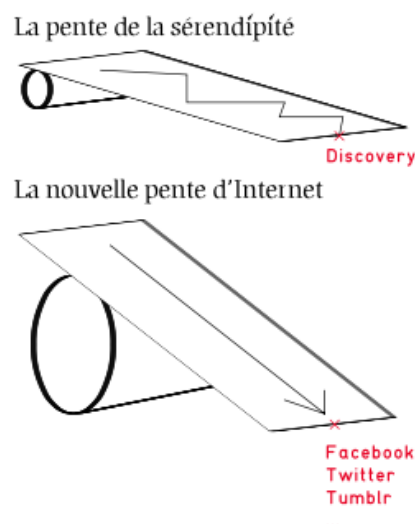
Fig 5 et 6: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015

#### 4) Internet a un relief dirigé (proposition 4 et 8)

En pensant Internet comme effectivement décentralisé selon le mythe de l'égalité par le réseau, sa transposition en un espace devrait nous conduire à l'imaginer comme une surface plane dans laquelle l'activité est également répartie.

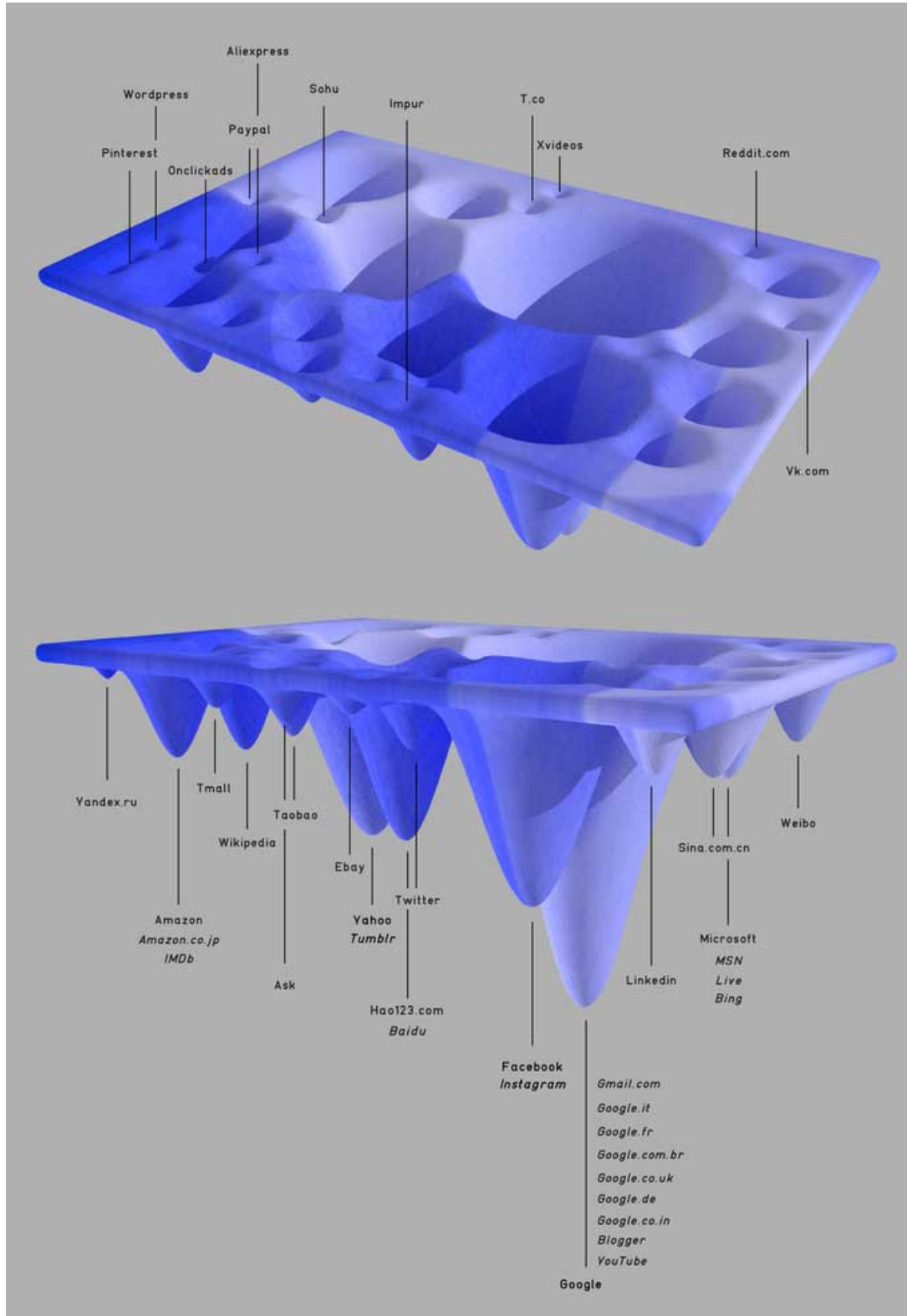
En réalité, nous observons qu'aujourd'hui sur Internet, un très petit nombre d'acteurs concentrent la majorité des activités, qui ne sont plus également décentralisées. Afin de représenter la force de cette concentration, Louise Drulhe fait l'hypothèse que ces acteurs, disposant d'un poids plus fort ont « creusé la surface du web ».

D'après Louise Drulhe, le web n'est donc pas une surface plane, mais une prolifération de reliefs disparates, aux pentes de plus en plus raides, produits par les plateformes. Cette représentation nous permet de comprendre plus aisément la diminution de l'« errance



numérique », jusqu'alors caractérisée par la sérendipité, la découverte de curiosités inattendues. En effet, remplaçant le « vagabondage », de lien en lien, de page en page, nous remarquons chez les internautes une tendance de plus en plus marquée à l'utilisation récurrente des mêmes services et plateformes.

fig 7: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015



5) Internet est un espace qui situe (proposition 9)

« Être sur l'espace d'Internet c'est être situé », la proposition a quelque chose d'assez évident. Chaque utilisation d'Internet, chaque échange de données, transite sur le réseau virtuel par l'intermédiaire d'une infrastructure réelle elle-même située dans l'espace terrestre. La localisation de l'utilisateur est donc potentiellement accessible à tout moment par de nombreux tiers, à commencer par les Fournisseurs d'Accès à Internet (FAI). Louise Drulhe note que l'utilisation d'un smartphone rend la localisation permanente et donne au téléphone une fonction possible de traceur de mouvements.

L'utilisation d'informations concernant les positions des téléphones dans l'espace est d'ailleurs aujourd'hui une constante régulière des enquêtes de police. De manière plus triviale, mais aussi plus facilement expérimentée, la géolocalisation via Internet permet à de nombreux annonceurs d'adresser à tout un chacun des sollicitations publicitaires situées et donc d'autant mieux ciblées.

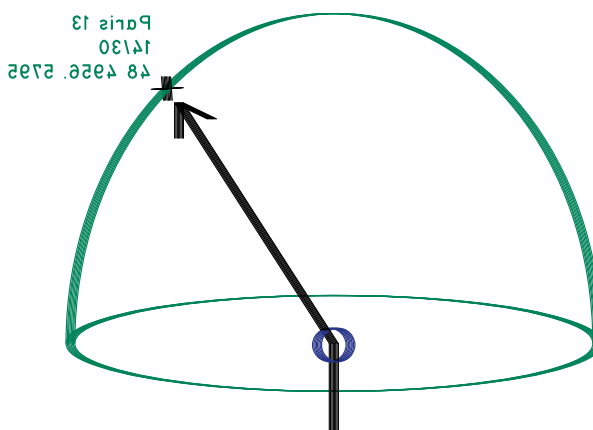


fig 8: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015

6) La surface d'Internet est poreuse (proposition 10)

De la même manière que la localisation, sur Internet, l'ensemble des comportements génère des *métadonnées*, le moindre clic, la moindre recherche, est enregistré dans des *logs*, des *cookies*, les bases de données... Par recoupement d'informations, et à des fins de surveillance ou de ciblage marketing, il est aisé de générer une « ombre digitale de notre être numérique ». Sur Internet, l'illusion de « gratuité » est à ce prix. Louise Drulhe rend compte de cette hypertraçabilité par l'idée d'une surface « poreuse » d'Internet, au travers de laquelle s'infiltreraient nos informations personnelles avant d'être récoltées puis exploitées.

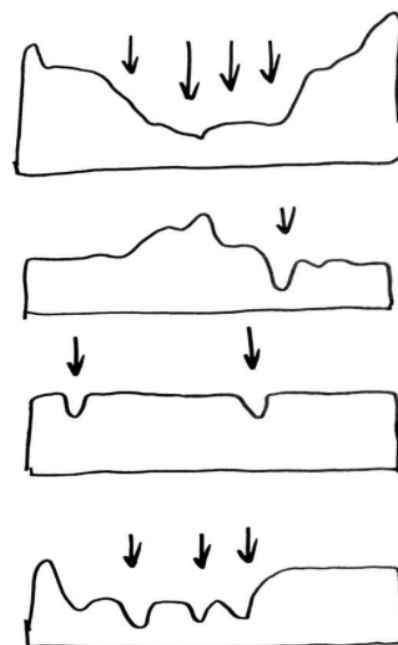


fig 9: DRULHE Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015

## 7) Internet est une architecture personnalisée (proposition 15)

« Chacun de nos clics sculpte Internet à notre image », cette dernière proposition découle des précédentes. Après profilage, la plupart des plateformes sur Internet personnalisent l'expérience de leurs utilisateurs par le biais d'algorithmes de suggestions. Le *Page Rank* de Google ou la *Timeline* de Facebook sont des cas paradigmatiques de ces expériences et contenus individualisés et conditionnés par nos activités précédentes sur le réseau. Dans les lieux réticulaires « il existe autant d'architectures (...) qu'il existe d'internautes ».

### ***B. La plateforme, un espace privé délimité, découpé, hiérarchisé, et contrôlé***

#### **1. Simulacre de l'espace public**

Se représenter graphiquement Internet comme nous venons de le faire est un préalable à la compréhension des enjeux qui le traversent. Pourtant cette opération de conceptualisation ne nous permet pas directement d'insérer notre espace virtuel dans l'une ou l'autre de ces grandes dichotomies que sont l'espace public et l'espace privé.

Si à l'aide de la notion de synchronisation, nous comprenons l'importance d'Internet dans la constitution d'un espace d'agir commun, la difficulté d'appréhension de cet espace est communément traduite par notre incapacité à le qualifier :

« Il ne peut être affirmé de manière absolue que la jurisprudence actuelle nie à Facebook le caractère d'espace privé, alors que ce réseau peut constituer soit un espace privé, soit un espace public, en fonction des paramétrages effectués par son utilisateur »<sup>16</sup>

Cette décision de la cour d'appel de Rouen nous laisse entendre que la qualification de l'espace d'Internet au sujet de sa publicité pourrait être mouvante. Sur une plateforme web, elle serait fonction des paramétrages effectués par son utilisateur, ainsi l'espace serait tantôt privé, tantôt public. Ici sont amalgamées deux dimensions de l'espace public, l'espace public tel que pensé par Jürgen Habermas, la sphère du débat politique, la publicité des opinions privées, et les espaces publics, les lieux d'expression de cette publicité, sur Internet les plateformes (réseaux sociaux, forums et messageries), correspondant au réseau viaire, rues, places ou parcs, à toutes les voies de circulation ouvertes aux publics, présentes dans l'espace terrestre.<sup>17</sup> Il est en effet d'usage de considérer Internet comme le prolongement de ces trois « formes » d'espace public décrit par Habermas, le journal, le salon et le café, comme l'un des endroits où se cultive « cet

<sup>16</sup> Cours d'appel de Rouen, 15 nov. 2011, n° 11/01827 et n° 11/01830

<sup>17</sup> PAQUOT, Thierry, *L'espace public*, Nouvelle édition, Paris, La Découverte, « Repères », 2015

art, le plus agréable de tous, l'art de la société et de la conversation, qu'ils nomment [les Français] le savoir-vivre. »<sup>18</sup>.

Pourtant, il nous faut remarquer que les espaces d'Internet n'échappent pas au développement de la marchandisation et à la requalification des espaces publics, comme des espaces privés, « *délimités, découpés, hiérarchisés, et contrôlés* »<sup>19</sup>, où l'utilisateur est incité à se comporter en consommateur et en spectateur. Ce processus, décrit par Jean-Pierre Garnier, où le modèle des shopping malls\* importés des USA s'impose comme celui de l'aménagement des espaces publics, s'est traduit sur Internet par le développement de vastes empires marchands à l'instar de Google, Facebook ou Amazon. Passé le fantasme d'un « Internet des pionniers », comme celui d'une avant-garde alternative, guidée par la libre association, l'échange et la circulation des savoirs, pour Boris Beaudé, « *En à peine plus d'une décennie, Google ou Facebook se sont imposés comme des acteurs incontournables, qui ne font qu'accroître chaque jour leur emprise sur un espace dont la publicité (caractère de ce qui est public) est de plus en plus l'apanage de la publicité (message publicitaire)* »<sup>20</sup>

Suivant Habermas, nous savons que lorsque la presse devient entièrement dépendante de la réclame, elle n'est plus en mesure de jouer le rôle de publicité des opinions privées, et que c'est alors la fin d'un certain espace public. Dans le cas d'Internet, il nous faut donc remarquer que nombre de plateformes hébergées par des acteurs privés ne sont pas en mesure d'être considérées comme des lieux publics, quand bien même elles permettraient l'expression de formes de sociabilités et de conversations, dans une proportion déclinante au regard de la publication de réclames.

Cette tendance à la requalification de l'espace public sous l'influence de la marchandisation est aggravée par la centralité inédite occupée par certaines plateformes dans l'espace d'Internet, dont nous avons déjà remarqué qu'il est façonné par elles.

## 2. L'hypercentralité

Selon le classement dressé par Alexa, le groupe Google domine Internet avec 9 des 25 sites les plus consultés au monde, Facebook étant en deuxième position.<sup>21</sup> Les espaces

18 HUME, David, *De la liberté civile*, 1741

19 GARNIER, Jean-Pierre, « *Scénographies pour un simulacre : l'espace public réenchanté* », *Espaces et sociétés* 2008/3 (n° 134), p. 67-81.

20 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012

21 Disponible à la consultation sur <http://www.alexa.com/topsites>

réticulaires sont le lieu d'une centralisation et d'une concentration inédite conduisant à ce que Boris Beauce nomme « l'hypercentralité ». Celle-ci est une tendance à la domination totale d'un espace par l'une de ses parties, une centralité recouvrant l'ensemble de sa périphérie.

« La majeure partie d'internet peut théoriquement être concentrée au sein d'un seul espace. L'acteur le plus évident à ce jour pour tenir ce rôle est indiscutablement Google »<sup>22</sup>

Au sein des espaces territoriaux on remarque, notamment dans le cas des villes, que les espaces d'intermédiation tendent peu à peu à hiérarchiser l'espace à mesure qu'ils se renforcent et s'imposent à la force des pratiques individuelles. Les lieux réticulaires, eux, comportent une caractéristique majeure. En effet, à la différence d'une ville, les lieux réticulaires augmentent leur potentiel d'interaction sans accroître leur distance interne. C'est ce que nous apprenait la proposition « Internet est un point » de Louise Drulhe.

« Quelle que soit leur taille, la distance entre leurs parties est toujours potentiellement nulle. Facebook peut donc accueillir 800 millions de personnes sans affecter son potentiel d'interaction. »<sup>23</sup>

De plus, par effet réseau, l'augmentation du potentiel d'interaction permis par une plateforme ne fait qu'accroître son utilité individuelle :

« L'utilité individuelle d'un service de communication augmente avec le nombre d'individus qui s'y connecte. C'est un classique des externalités économiques dont l'importance est fondamentale à l'analyse économique de l'industrie de la communication. »<sup>24</sup>

Là où cette tendance à l'hypercentralisation de l'activité sur certaines plateformes est préoccupante c'est que celle-ci conduit aussi à la concentration massive de données et de traces. Et qu'une minorité d'acteurs privés sont donc en position de localiser, profiler, surveiller, contrôler les utilisateurs du web avec une précision inédite et potentiellement à échelle mondiale.

22 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012 p. 101.

23 Ibid

24 ROHLFS, Jeffrey, « A Theory of Interdependent Demand for a Communication Service », *The Bell Journal of Economics and Management Science*, 1974 n°5, vol 1, p16

## II. Les plateformes média, un dispositif du contrôle

Le pouvoir n'est pas  
seulement là où se prennent  
des décisions horribles  
mais partout où le discours  
enlève le corps la rage  
le hurlement le geste de vivre.  
Collectivo A/traverso, Alice è il diavolo

## A. Vers les sociétés de contrôle

### 1. De la discipline au contrôle

L'analyse du pouvoir de Michel Foucault prend son origine dans la volonté d'en réaliser une étude plus fine que celle des fondements juridiques de sa légitimité politique, ou de sa fonction de reconduction d'une forme de rapport de production. Le problème que se pose Foucault est celui du fonctionnement effectif du pouvoir. Dans un entretien donné à l'Université Catholique de Louvain en 1981, il nous explique que le pouvoir n'est pas une *« puissance qui serait-là, occulte ou visible, et qui diffuserait son rayonnement nocif au travers du corps social ou qui étendrait d'une façon fatale son réseau. Il ne s'agit pas pour le pouvoir ou pour quelque chose qui serait le pouvoir, de jeter un grand filet, de plus en plus serré qui étranglerait ou la société ou les individus »*. Le pouvoir n'est ni l'État ou une institution, ce sont des relations, telles que l'un peut déterminer la conduite d'un autre, volontairement et en fonction d'un certain nombre d'objectifs qui sont les siens.

« Par pouvoir, il me semble qu'il faut comprendre d'abord la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation »<sup>25</sup>

Le pouvoir, c'est l'exercice du gouvernement. Les relations de pouvoir sont une multitude de rapports de forces qui font de la société un « archipel de pouvoirs différents »<sup>26</sup> La multiplicité du pouvoir et son passage d'une instance d'interdiction à un ensemble de relations est la caractéristique de ce que Foucault a appelé les sociétés disciplinaires. Celles-ci sont d'après lui la procédure possible du pouvoir ayant succédé aux sociétés de souveraineté, aux XVIIème et XIXème siècles. C'est à ce moment que se généralise, en marge de la loi, la discipline, une technique de gestion destinée à orienter les comportements des individus, et non à réprimer leurs exactions par le supplice.<sup>27</sup> La discipline s'incarne dans l'organisation de milieux clos normalisateurs, des milieux d'enfermement que Foucault nomme des « hétérotopies »<sup>28</sup>, chacun disposant de lois propres. Selon des conditions particulières, au cours de sa vie, un

25 FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, 1. La Volonté de Savoir, Gallimard, 1976, p.121-122

26 FOUCAULT, Michel, « Les mailles du pouvoir », *Barbârie*, n°3 et 4, 1981- 1982. Repris dans *DE*, IV, p. 187.

27 OTTAVIANI, Didier, Foucault – Deleuze : de la discipline au contrôle In : *Lectures de Michel Foucault*. Volume 2 : Foucault et la philosophie, Lyon : ENS Edition, 2003



individu passe d'un milieu clos à un autre, d'abord la famille, puis l'école, puis la caserne, l'usine et éventuellement l'hôpital ou la prison. Dans chacun d'eux, la discipline vise à homogénéiser les cohortes d'individus dans un ensemble de « corps dociles », tout en individualisant chacun d'eux, réglant leur interconnexion. C'est ce que Foucault appelle une « anatomo-politique ».

Cette « anatomo-politique » suppose une diffusion précise du pouvoir, ou « micro-pouvoir »<sup>29</sup>, dans le moindre repli des rapports sociaux, cette fonction est remplie par le Panoptisme, inspirée par le *Panopticon* de Bentham. L'architecture carcérale panoptique met en place une nouvelle économie de la visibilité, permettant à un gardien, posté dans une tour centrale, de disposer d'une visibilité totale sur un ensemble de cellules individuelles disposées le long d'un cercle autour de la tour d'observation. Les occupants des cellules eux, ne sont pas en situation de pouvoir vérifier la présence de l'observateur. Tandis que le « lieu » du pouvoir se donne en spectacle<sup>30</sup>, ils sont susceptibles à tout moment d'être surveillés. Le sentiment produit par cette présence doit conduire à des effets réels de contrôle social.

« Quand Foucault définit le Panoptisme, tantôt il le détermine concrètement comme un agencement optique ou lumineux qui caractérise la prison, tantôt il le détermine abstraitement comme une machine qui non seulement s'applique à une matière visible en général (atelier, caserne, école, hôpital autant que prison), mais aussi traverse en général toutes les fonctions énonçables. La formule abstraite du Panoptisme n'est plus « voir sans être vu », mais « imposer une conduite quelconque à une multiplicité humaine quelconque. »<sup>31</sup>

Comme le souligne Gilles Deleuze, dans l'analyse foucauldienne, le Panoptisme est une forme applicable à de nombreux domaines. Sa forme répond à deux problèmes, celui du placement, l'ordonnancement des individus dans l'espace, et celui de la gestion de la temporalité. Tous deux sont segmentés sur le modèle fonctionnel de la cellule, architecturale et temporelle. L'objectif final de ce quadrillage très serré de l'espace et de cette normalisation est la production et la maximisation de son rendement par l'homogénéisation. En matière de production économique, on retrouve ce principe de gestion dans le découpage des positions corporelles et des temporalités du système tayloriste.

28 FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », *Architecture, mouvement, continuité*, n°5, octobre 1984.

Repris dans *DE*, IV, p. 752-762.

29 OTTAVIANI, Didier, *Foucault – Deleuze : de la discipline au contrôle* In : *Lectures de Michel Foucault*.

Volume 2 : Foucault et la philosophie, Lyon : ENS Edition, 2003

30 Ibid

31 DELEUZE, Gilles, *Foucault*, Editions de Minuit, 1986/2004, p.41

Si ce système s'applique aux corps par l' « anatomo-politique », analysée dans *Surveiller et Punir*, la bio-politique est son application aux populations, aux individus pris ensemble. À l'échelle de la société disciplinaire, la cellule s'identifie aux hétérotopies elles-mêmes. Ces espaces hétérogènes segmentent des flux, assurant la sélection et l'orientation des courants selon les besoins du corps social.<sup>32</sup>

« la caractéristique des sociétés disciplinaires n'est pas tant l'enfermement que la segmentation, et l'enfermement n'est rien d'autre qu'un cas institué de la segmentation générale de la société. »<sup>33</sup>

Pourtant, au détour des années 1990, Deleuze partant de l'analyse effectuée par Michel Foucault, nous expose la crise des milieux d'enfermements, et en conséquence, des sociétés disciplinaires. Pour Deleuze, si les milieux d'enfermement sont alors en crise, c'est en raison d'une l'hypertélie, une adaptation exagérée par rapport à un milieu fixe, qui entraîne la ruine de la structure lors de tout changement de milieu, lors de toute modification dans les techniques de production.<sup>34</sup> Alors que le capitalisme *compressif* analysé par le marxisme, « à concentration, pour la production et de propriété » devient *dispersif*, c'est à dire reposant majoritairement sur la circulation et la gestion des flux financiers plus que de la production « *qu'il relègue souvent dans la périphérie du Tiers-Monde* »<sup>35</sup>, la société se doit de suivre le mouvement dans son ensemble. Alors, la vieille forme-usine hypertélique devient l'entreprise, une âme, un gaz modulable à l'infini, « *dans des états de perpétuelle métastabilité qui passent par des challenges, concours et colloques extrêmement comiques* ».<sup>36</sup> Les sociétés de contrôle remplacent peu à peu les lieux clos des sociétés disciplinaires par un contrôle « ouvert » potentiellement capable d'intégrer toutes les mutations du réel.

Dans le *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, publié dans *Pourparlers* en 1990, Deleuze souligne bien le fait que Foucault était parfaitement conscient de la brièveté du modèle disciplinaire. Aujourd'hui, nous pouvons penser que notre société se trouve quelque part dans l'hybridation entre ces deux idéaux-types, mais se rapproche continuellement d'une société toujours plus contrôlée se recomposant autour de résidus de souveraineté et de discipline.

32 OTTAVIANI, Didier, *Foucault – Deleuze : de la discipline au contrôle* In : Lectures de Michel Foucault.

Volume 2 : Foucault et la philosophie, Lyon : ENS Edition, 2003

33 Ibid

34 DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

35 Ibid

36 Ibid

Olivier Razac se plaçant dans la lignée des travaux croisés de Foucault et Deleuze, note ainsi à propos de l'évolution des dispositifs pénitentiaires :

« La prison est apparue humaine face aux supplices de même qu'aujourd'hui le milieu ouvert semble plus humain que la prison. Pour de nombreux petits délits, la prison paraît inadaptée et disproportionnée et les peines de substitution deviennent incontournables. [Mais] le milieu ouvert peut être compris comme un perfectionnement du dispositif carcéral plutôt que comme un progrès « humain ». Car, à chaque fois, derrière la douceur, derrière la réclamation d'humanité, se cachent des considérations d'un autre ordre, économiques, stratégiques et fonctionnelles. C'est pourquoi il faut aller au-delà des impressions émotionnelles et des affects pour se rappeler sans cesse que « ce qu'il y a de plus dangereux dans la violence, c'est sa rationalité »<sup>37</sup>

Pour Olivier Razac ce développement des « milieux ouverts » n'est finalement rien d'autre qu'une reconfiguration des différents mécanismes de pouvoir par le biais d'une mutation des « *composantes technologiques que représentent la souveraineté et la discipline à l'intérieur de schémas essentiellement sécuritaires, ou de biopolitique libérale* »<sup>38</sup>

À mesure que se développent les technologies de l'information et de la communication, à mesure que se développent des lieux réticulaires et les possibilités de la surveillance de masse, se développent les techniques du contrôle, sans que le passage de l'ouvert au fermé n'ait entraîné autrement que de manière illusoire et insidieuse un gain de liberté des agents.<sup>39</sup>

## 2. La virtualisation et les réseaux

Si les analyses conjuguées de Michel Foucault et Gilles Deleuze nous permettent de caractériser la nature de nos sociétés contemporaines en tant que sociétés de contrôle, nous aimerions désormais nous concentrer de manière plus fine sur l'analyse en elle même des technologies de pouvoir qu'elles sous-tendent, ainsi qu'en particulier sur le concept de virtualisation.

37 RAZAC, Olivier, *Après Foucault, avec Foucault. Disséquer la société de contrôle*, Editions L'Harmattan, 2008, p. 87.

38 Ibid

39 SABOT, Philippe, « *Une société sous contrôle ?* », *Methodos*, 2012

L'analyse d'Olivier Razac, dans son *Histoire politique du barbelé* et *Avec Foucault, après Foucault*, met en évidence l'efficacité particulière de certaines technologies de pouvoir en « milieux ouverts ». Ainsi concernant le barbelé, celui-ci note :

Les meilleurs dispositifs de pouvoir sont ceux qui dépensent la plus petite quantité d'énergie possible (matériellement et politiquement) pour produire le plus d'effets de contrôle ou de domination possibles. Or, cette efficacité peut tout à fait être obtenue avec des objets très simples et très sobres tels que le barbelé, car ce dénuement technique en fait précisément un outil économique, souple, discret et adaptable à toutes sortes de dispositifs<sup>40</sup>

L'avènement du barbelé est une étape particulièrement importante dans le processus d'effacement de l'agencement solide des murs par la « *virtualisation de la délimitation spatiale* »<sup>41</sup>. Avec le barbelé, la frontière se fait mouvante, légère, plus fine mais aussi moins difficile à concevoir, à déployer et à maintenir. Le barbelé est symbolique de l'avancée vers la société de contrôle par le paradoxe qu'il instaure, cet allègement de l'enfermement brut des murs au profit d'un contrôle toujours « *plus complet et différentiel, hiérarchisé, des populations* ».<sup>42</sup> Le développement des nouvelles technologies est concomitant avec celui de la virtualisation des supports du contrôle social. Après le barbelé, pour Olivier Razac, c'est le bracelet électronique qui prend la suite dans la dématérialisation du quadrillage de l'espace en ne laissant subsister de la limite que la conscience du risque encouru par son franchissement. Rappelons ici que cette idée de la prise de conscience de la limite était déjà présente dès le dispositif panoptique. Si la société actuelle n'est pas seulement une société de contrôle mais une société qui articule du souverain, du disciplinaire et du contrôle, il apparaît aussi que les dispositifs techniques et les institutions présentes, en dépit de leur virtualité grandissante, ne sont rien d'autre que la reterritorialisation d'une même fonction (le panoptique) sur des territoires différents qu'elle restructure de manière identique.

Si le pouvoir est un ensemble de relations multiples, la clé de son efficacité dans notre société réside dans la structure de réseaux protéiformes de dispositifs, de plus en plus virtuels, distillant le pouvoir au sein du corps social. D'après Philip Milburn, nous prolongerons ici notre lecture de l'analyse foucaldienne en retenant une définition du réseau proche de celle évoquée par la sociologie de la traduction (Callon, 1989) : des réseaux de signification qui

40 RAZAC, Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, 2009 p.25

41 RAZAC, Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, 2009 p.158

42 SABOT, Philippe, « Une société sous contrôle ? », *Methodos*, 2012

orientent l'action sociale.<sup>43</sup> Milburn distingue trois types de réseaux, les réseaux d'information, les réseaux d'objets et les réseaux d'individus.

Les réseaux d'information, au travers des technologies de captation, stockage et traitement des données visent à constituer des banques ou accumulations d'informations, afin de « *conserver une trace durable des échanges humains sur ces supports, de leur localisation spatiale ou sociale. Il s'agit de la sorte de quadriller la société de sources d'informations sur les dangers sécuritaires passés, présents et futurs.* »<sup>44</sup>. La rhétorique sécuritaire qui préside à l'utilisation des réseaux d'informations vise la prise en compte du risque que représentent les activités individuelles pour la société dans son ensemble. On retrouve cette logique dans ce qu'Olivier Razac considère comme l'« injonction spatiale ». Cette injonction s'énonce ainsi : « *Dis-nous où tu vas, dans la mesure où tes déplacements représentent un risque mais que tu dois quand même te déplacer* ».<sup>45</sup> La géolocalisation réalise cette idée déjà présente chez Deleuze où dans les sociétés de contrôle, l'individu n'est pas localisé mais localisable, et plus largement, il n'est pas effectivement discipliné, mais potentiellement contrôlable.

De la même manière, au quotidien les individus font face à des réseaux d'objets contrôlant en permanence leurs activités. Les caméras bien sûr, mais aussi les cartes et puces en tout genre (cartes bancaires, pass d'entreprises, cartes de restaurants universitaires...), ou encore une foule grandissante d'objets automatisés et d'applications diverses et variées, du volet électronique à l'arroseur automatique « connecté ». Si les potentialités de l'Internet des objets ne sont qu'une obsession très récente, Gilles Deleuze en avait déjà saisi les enjeux dans le *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* :

« Il n'y a pas besoin de science-fiction pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert. Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique qui faisait lever telle ou telle barrière mais aussi bien la carte pouvait être recrachée tel jour ou entre telles heures ; ce qui compte ce n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle »<sup>46</sup>

Concernant le réseau des personnes, sur Internet, les individus sont caractérisés par des nombres, les quatre nombres compris entre 0 et 255 de l'adresse IP. Cette suite de nombres

43 MILBURN, Philip, « Surveiller et punir au XXI<sup>e</sup> siècle », *Journal des anthropologues*, 108-109 | 2007

44 Ibid

45 RAZAC, Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, 2009, p. 234.

46 DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

indique la position de l'individu dans une masse, celle des utilisateurs d'Internet et officie aussi comme signature. Ainsi, les recommandations de l'HADOPI (la Haute Autorité pour la Diffusion des Oeuvres et la Protection des droits sur Internet), adressées nommément aux contrevenants à la législation sur la propriété intellectuelle, se basent sur la traçabilité des adresses IP pour remonter à leur propriétaire par le biais de leurs fournisseurs d'accès à Internet. Pour autant, selon l'intuition de Gilles Deleuze, les individus dans nos sociétés sont aussi caractérisés par des mots de passe, des chiffres mais aussi désormais des suites de lettres, marquant l'accès (ou le rejet) à des informations et à des espaces personnalisés sur les plateformes.<sup>47</sup>

Ainsi, le cas qui nous occupe, l'espace réticulaire d'Internet et ses plateformes, semble relever de la virtualité la plus parfaite à l'heure actuelle tant dans son infrastructure, de câbles mais aussi de manière grandissante d'ondes et de lumière, que dans son contenu immatériel, de flux et de données. S'il est difficile d'évaluer la quantité d'énergie matérielle nécessaire à leur fonctionnement (probablement conséquente, mais relative face à leur propension à relier à l'échelle mondiale), l'énergie politique requise pour l'utilisation de chaque plateforme est minimale. Constamment, notre géolocalisation, l'aspiration de nos données personnelles, la transmission de mots d'ordre, tout se fait « en un clic » ou même à notre insu. Surtout, Internet, comme structure impériale permettant l'interopérabilité d'un très grand nombre de techniques disparates, conjugue l'ensemble des réseaux caractérisés plus haut. Sur Internet, sont présents des objets (des ordinateurs bien sûr, mais aussi des téléphones, des caméras, des voitures, des pacemakers, des portails, des lampes et une foule d'autres objets « connectés »), chacun avec leur adresse IP, sont présents aussi des individus assignés à un chiffre, et surtout une masse d'informations permettant de les suivre dans toutes leurs actions avec une précision très fine. Suivant Philip Milburn, c'est l'enchevêtrement de ces « *trois types de réseaux qui donne toute sa force et son efficacité en termes de normalisation des comportements* ».<sup>48</sup>

## **B. Dispositifs et plateformes**

### **1. Qu'est-ce qu'un dispositif ?**

Jusqu'ici nous avons vu que l'espace d'Internet est beaucoup plus complexe que ne le laisse penser la simple idée de l'infrastructure du réseau. Partant des analyses de la gouvernementalité suivant la pensée foucaldienne, nous caractérisons nos sociétés comme

47DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

48 MILBURN, Philip, « *Surveiller et punir au XXIe siècle* », *Journal des anthropologues*, 2007, p. 108-109.

avançant vers les sociétés de contrôle, mais conjuguant des dispositifs de pouvoir souverain, disciplinaire, de contrôle, de plus en plus virtuels, dans un vaste réseau protéiforme. Cependant, nous n'avons pas encore procédé à une véritable définition du « dispositif », constitué tantôt des technologies, des énoncés, des architectures... Foucault lui-même n'en donne pas réellement, c'est pourquoi nous avons souhaité exposer ici les précisions terminologiques avancées par Giorgio Agamben dans son ouvrage, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Nous tenterons ensuite d'observer comment cette définition peut nous permettre de caractériser les plateformes media (intermédiaires qui rassemblent des groupes et favorisent les échanges économiques et sociaux – sites collaboratifs, réseaux sociaux, marketplace...), notre hypothèse étant que celles-ci ont une fonction stratégique décisive dans la structuration de l'espace d'Internet.

Dans un entretien de 1977, rapporté par Agamben, Foucault parle ainsi des dispositifs :

« Ce que j'essaie de repérer sous ce nom c'est [...] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments [...] par dispositif, j'entends une sorte – disons – de formation qui, à un moment donné, a eu pour fonction majeure de répondre à une urgence. Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante... J'ai dit que le dispositif était de nature essentiellement stratégique, ce qui suppose qu'il s'agit là d'une certaine manipulation de rapports de force, d'une intervention rationnelle et concertée dans ces rapports de force, soit pour les développer dans telle direction, soit pour les bloquer, ou pour les stabiliser, les utiliser. Le dispositif est donc toujours inscrit dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou à des bornes de savoir, qui en naissent, mais tout autant le conditionnent. C'est ça le dispositif : des stratégies de rapports de force supportant des types de savoir et supportés par eux ». <sup>49</sup>

Agamben résume cet extrait en trois points :

- 1) Il s'agit d'un ensemble hétérogène qui inclut virtuellement chaque chose, qu'elle soit discursive ou non : discours, institutions, édifices, lois, mesures de police, propositions philosophiques. Le dispositif pris en lui-même est le réseau qui s'établit entre ces éléments.

49 FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, volume III, Gallimard, 2001, p. 299

- 2) Le dispositif a toujours une fonction stratégique concrète et s'inscrit toujours dans une relation de pouvoir.
- 3) Comme tel, il résulte du croisement des relations de pouvoir et de savoir.

Prise en elle-même, la plateforme media établit un réseau de discours (ses contenus), d'institutions<sup>50</sup>, d'édifices (ses architectures algorithmiques), disposant de lois (ses conditions d'utilisation), de mesures de polices (le bannissement par exemple) et de propositions philosophiques<sup>51</sup>. Par la collecte, le stockage et le traitement massif de données issues des pratiques quotidiennes de leurs utilisateurs, elles sont au croisement des relations de pouvoir et de savoir. Elles usent de cette position stratégique par la structuration de l'espace d'Internet sur le mode du panoptique<sup>52</sup>. Nous considérons donc la plateforme media comme un dispositif (notons qu'avec une comparaison analogue, il serait possible de caractériser Internet dans sa totalité comme dispositif).

## 2. De la dystopie à Facebook

Dans son roman *La Zone du Dehors*, l'écrivain Alain Damasio, nous conte l'histoire d'une société dystopique nommée Cerclon, pensée d'après le concept du Panoptisme et les sociétés de contrôle. Cerclon, société considérée comme « démocratique » se caractérise par le « clastre »: tous les deux ans, l'ensemble des citoyens se réunissent pour « classer » leurs compatriotes selon toute une série de variables (leur efficacité dans la production par exemple). De l'issue de ce cérémonial, dépendent le nom (composé d'un code de lettres) de l'individu et sa place dans le système. Chacun des habitants de Cerclon participe au contrôle social et doit, sous peine de déclassement, veiller à rester dans la « norme ».

Mais si les œuvres dites d'anticipation continuent à nous faire trembler d'horreur, il semble que nous ayons du mal à en percevoir l'actualité. D'abord, les processus de notation et de contrôle social sont déjà extrêmement présents dans nos sociétés, que ce soit pour les hôtels et restaurants via des plateformes comme Trip Advisor ou même pour évaluer des individus comme les conducteurs de Blablacar. Mais surtout, dans un entretien récent donné à France

50 Entendues comme des équipements collectifs essentiels dans le processus de mise au travail d'un groupe d'individus, nous reviendrons là dessus en dernière partie.

51 Par exemple dans la mesure où elles s'intègrent ou non dans le système capitaliste.

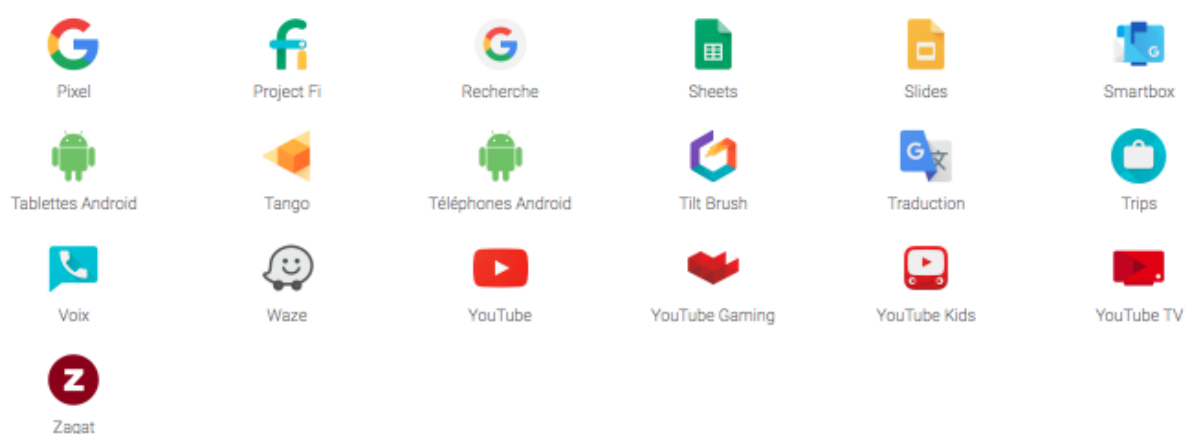
52 Voir l'exemple de Google et de Facebook dans la partie suivante



Culture, Alain Damasio s'alarme à propos de leur généralisation par Internet et les outils de la téléphonie mobile : “Le système panoptique est devenu portatif. Le réseau est, de façon consubstantielle, panoptique”<sup>53</sup>.

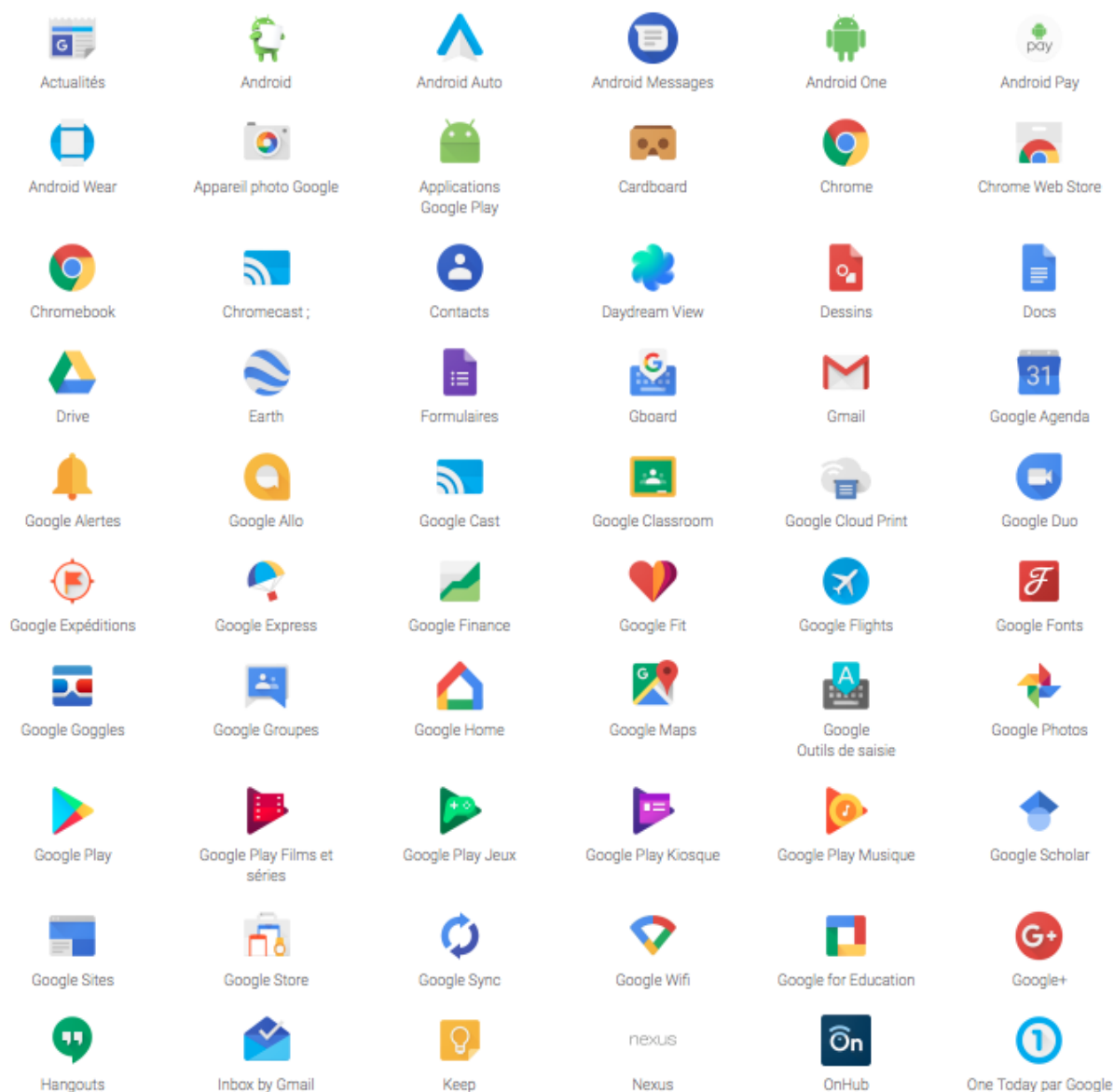
Boris Beaudé, dessinant la géographie de Google Chrome a très bien décrit la manière dont la firme Google déployant son hypercentralité a constitué l'un des plus grands panoptique contemporain et l'a érigé comme modèle économique. À l'origine moteur de recherche pour le web, Google a déployé tout un ensemble de plateformes et de services interconnectés opérant dans tous les domaines de la vie. Nous connaissons ainsi des messageries (Gmail, Google Allo, Google Duo), un réseau social (Google Plus), des systèmes d'exploitation (Android et Chrome OS), des outils d'organisation et de travail (Google Agenda, Google Doc, Slides, Sheets, Keep et Drive), des outils d'information (Actualités), de services de publication de vidéos (Youtube) et de géolocalisation (Google Maps et Waze). Nous connaissons aussi des outils de vente (Google Play, Google Music, Google Play Kiosque, Google Play Film et séries), un serveur DNS, des dispositifs techniques (Android Wear, Google Home, Chromebook, Android Auto, Google Wifi) et une myriade d'autres offres dédiées aux particuliers ou aux entreprises. Cet écosystème d'offres pléthoriques est orienté vers la finalité première de Google, vendre de la publicité ciblée :

« La société Google est en effet devenue la principale régie publicitaire. Cette entreprise a en effet développé des produits spécifiques dont essentiellement AdWords (publicité textuelle associée aux recherches), AdSense (publicité textuelle associée aux contenus), AdMob (publicité associée aux dispositifs de téléphonie mobile), DoubleClick (publicité visuelle) couvrant la majeure partie de ce domaine»<sup>54</sup>



53 ROPERT, Pierre, *La Société de surveillance de Foucault*, entretien avec Alain Damasio, France Culture, le 13/04/14

54 BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace, changer la société*, FYP éditions, 2012, p. 102-103



*Fig 10 et 11: Logos des services et plateformes proposés par Google*

Facebook, qui fonctionne dans une moindre mesure sur ce même modèle économique et panoptique n'est pas à prendre avec légèreté non plus. Richard Stallman, militant du logiciel libre et fondateur de GNU Project et de la Free Software Foundation, tient ainsi une liste de l'ensemble des raisons pour lequel le réseau social créé par Zuckerberg est selon lui à éviter<sup>55</sup> :

Tout d'abord, sous couvert de responsabilisation, les conditions d'utilisations de Facebook imposent l'utilisation des « vrais » noms et prénoms des utilisateurs. Tout contrevenant ou toute personne n'étant pas en mesure de prouver son identité sur contrôle voit son compte

55 Consultable à cette adresse : <https://stallman.org/facebook.html>

suspendu. Cette politique a déjà conduit à la mise en danger de personnes, poursuivies pour leurs idées, à l'image de Phreeta G. militante féministe indienne.<sup>56</sup>

Second point de la liste, Facebook censure régulièrement les contenus postés sur le réseau. Au-delà de la question de la nudité, nous pouvons par exemple penser à la page « En Marge », pastiche et satire politique du mouvement d'Emmanuel Macron « En Marche » supprimée à l'approche des élections françaises, ou alors à la suppression des informations sur les événements organisés par la Marche Contre Monsanto aux USA.<sup>57</sup>

Le troisième point évoqué par Stallman dans sa critique de Facebook est la violation de la vie privée, ceci n'étonnera personne pour une firme dont le modèle économique est entièrement basé sur la collecte et le traitement d'informations personnelles. Parmi d'innombrables exemples, le déploiement automatique d'algorithmes de reconnaissance faciale sur chacune des photos postées sur le réseau et la suggestion d'identification des personnes aux utilisateurs est une fonctionnalité existante qui serait considérée comme terrifiante venant d'un État par exemple. À ce propos, les révélations d'Edward Snowden nous ont permis de confirmer la collaboration de Facebook au programme de surveillance de masse PRISM mené par la NSA aux États-Unis. Ce programme classé, permet le ciblage de personnes vivant à l'intérieur mais aussi hors du territoire des USA.

Aujourd'hui plus considéré comme « portail personnalisé sur le monde en ligne » que comme un réseau social, la société a offert une place prépondérante aux actualités et aux publicités dans la *timeline* de ses utilisateurs. D'une manière analogue aux services de Google, celle-ci est façonnée par des algorithmes de profilage et de suggestion qui permettent aux annonceurs de cibler avec une précision extrême des individus et de leurs proposer des messages adaptés. Ainsi, nous savons aujourd'hui que la compagnie Cambridge Analytica, qui a mené à la suite la campagne pro-Brexit au Royaume-Uni, puis la candidature de Donald Trump à la présidence des États-Unis se basait sur l'analyse de données, la psychométrie<sup>58</sup> et le ciblage marketing.

56 BIDDLE, Ellery, *Comment la règle du «vrai nom» de Facebook a mis la vie d'une féministe indienne en danger*, Slate, 10.11.2015, consulté le 6 mai 2017, URL : <http://www.slate.fr/story/108655/facebook-regle-vrai-nom-danger-vie-feministe-indienne>

57 DERRICKS, Kelly L. *Facebook Censored and Deleted March Against Monsanto Event*, March Against Monsanto, 21.08.2013, consulté le 6 mai 2017, URL : <http://www.march-against-monsanto.com/facebook-censored-and-deleted-march-against-monsanto-event/>

58 RIDEL, Xavier, *Comment Donald Trump a utilisé Facebook pour cibler très précisément les internautes*, Slate, 01.02.2017, consulté le 6 mai 2017, URL : <http://www.slate.fr/story/136199/trump-brexit-cambridge-analytica>

Toutes les données étant en vente libre aux USA, Cambridge Analytica, a pu accéder aux habitudes alimentaires, culturelles, sociales, religieuses (...) de 220 millions d'Américains, tous les utilisateurs de Facebook dans le pays. Selon Alexander Nix le patron de cette société, le message de Trump sur Facebook a pu être adapté au niveau des quartiers, des rues et même au niveau d'un individu.<sup>59</sup>

Nous avons vu au travers des exemples de Google et Facebook que le déploiement en tant que dispositif panoptique des plateformes média est à la base de leur modèle économique. Ceci est peu étonnant dans la mesure où, d'après Gilles Deleuze, l'avènement des sociétés de contrôle n'est pas une évolution technologique sans être plus profondément une mutation du capitalisme.<sup>60</sup> Dans la littérature des sciences de l'information et de la communication fourmillent les analyses des bouleversements entraînés par les plateformes dans l'écosystème médiatique. À titre d'exemple, cédant à la puissance de l'hypercentralité, les éditeurs de presse délèguent de plus en plus le lien aux annonceurs à Facebook, en souscrivant à son programme Instant Articles. Celui-ci redirige les lecteurs, non pas vers le site internet des éditeurs de presse, mais vers une version de l'article hébergée par Facebook, avec la justification de permettre ainsi la diminution des temps de chargement. En parallèle, sur le réseau, pullulent de fausses informations relayées par les utilisateurs, les « fake news » et contre lesquelles Facebook peine encore à lutter.

Au-delà d'Internet, nous voudrions proposer dans une dernière partie quelques pistes à même de nous éclairer sur la mutation du capitalisme en cours et ainsi de comprendre comment la structuration panoptique de l'espace réticulaire peut se traduire en effets réels, tant sur l'espace terrestre qu'au sein même des individus.

59 RIDEL, Xavier, *Comment Donald Trump a utilisé Facebook pour cibler très précisément les internautes*, Slate, 01.02.2017, consulté le 6 mai 2017, URL :<http://www.slate.fr/story/136199/trump-brexit-cambridge-analytica>

60 DELEUZE Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

### III. Au-delà d'Internet, la recomposition de l'Empire<sup>61</sup>

Mes recherches sur la façon dont l'homme utilise l'espace – l'espace qu'il maintient entre lui et les autres, et celui qu'il construit autour de soi, à la maison ou au bureau – sont destinées à attirer l'attention sur des processus à propos desquels nous n'avons pas coutume de nous interroger. Par-là, nous espérons contribuer à développer le sens de l'identité personnelle aux dépends de l'aliénation et à valoriser l'expérience. En un mot, nous souhaitons avancer un peu dans la voie de l'autoconnaissance et contribuer ainsi aux retrouvailles de l'homme avec lui-même.

Edward T. Hall, *La Dimension Cachée*

61 HARDT, Michael & NEGRI, Antonio, *Empire*, Exils, 2000

## A. Quel capitalisme ?

### 1. Le digital labor

Comme nous l'avons précisé au cours de notre seconde partie, d'après Gilles Deleuze, le passage des sociétés disciplinaires vers les sociétés de contrôle est la marque de passage du capitalisme *compressif* analysé par le marxisme, « à concentration, pour la production et de propriété » au capitalisme *dispersif*, c'est à dire reposant majoritairement sur la circulation et la gestion des flux financiers plus que de la production « *qu'il relègue souvent dans la périphérie du Tiers-Monde* »<sup>62</sup>. Anciennement processus d'accumulation matérielle, le capitalisme prendrait désormais sa source d'enrichissement dans les flux financiers et leur circulation. Deleuze met en évidence le passage de l'usine comme corps solide à l'entreprise, « une âme, un gaz »<sup>63</sup>. Le capitalisme des sociétés de contrôle serait un capitalisme de surproduction, achetant des produits tout faits, mais surtout, mettant en vente des services et achetant des actions. La réalité de l'économie numérique a effectivement mis en œuvre cette idée, la poussant dans des retranchements inédits. Parallèlement à la délocalisation des productions et des « externalités négatives » dans les pays périphériques, des mines de cuivre chiliennes aux montagnes de déchets électroniques du Ghana, la mutation capitaliste impulsée par les plateformes a réussi à produire de la valeur sans même nous donner l'impression de notre mise au travail.

Mais quel est donc ce processus silencieux de mise au travail ? Les récents développements de la sociologie du travail l'ont nommé le *digital labor*. Cette forme de « travail numérique » ne désigne pas celui des ouvriers des usines produisant les dispositifs techniques nécessaires au fonctionnement infrastructurel des nouvelles technologies. Selon Antonio A. Casilli, nous devrions plutôt la comprendre comme le travail invisible réalisé pour des dispositifs qui captent l'attention pour la réinjecter dans des logiques de marchandisation.

« En revanche, nous devons nous situer en dehors des lieux *classiques* de la production pour voir apparaître ce travail. C'est en nous penchant sur les lieux de nos sociabilités ordinaires, sur nos interactions quotidiennes médiatisées par les nouvelles technologies de l'information et la communication, que nous commençons à détecter des formes d'activités assimilables au travail parce que *productrices de valeur, faisant l'objet d'un quelconque encadrement contractuel et soumises à*

62 DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

63 *ibid*

*des métriques de performance. Nous appelons digital labor la réduction de nos « liaisons numériques » à un moment du rapport de production, la subsumption du social sous le marchand dans le contexte de nos usages technologiques. »<sup>64</sup>*

Le digital labor, c'est la production de l'ensemble des activités numériques quotidiennes des usagers des plateformes sociales, d'objets connectés ou d'applications mobiles :

*« Chaque post, chaque photo, chaque saisie, et même chaque connexion à ces dispositifs remplit les conditions évoquées dans la définition, produire de la valeur (appropriée par les propriétaires des grandes entreprises technologiques), encadrer la participation (mise en place d'obligations et contraintes contractuelles à la contribution et la coopération contenues dans les conditions générales d'usage), mesurer (indicateurs de popularité, réputation, statut) .»<sup>65</sup>*

À la suite de la théorisation du capitalisme cognitif comme une forme du capitalisme basée sur la capacité créatrice de l'homme et « la production de l'homme par l'homme », l'économie des média met régulièrement en avant les figures de la foule intelligente et du « professionnel amateur » comme sujets héroïques de la recomposition de l'économie au travers des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Néanmoins, comme nous l'avons vu précédemment, en présence de panoptiques portatifs, l'exploitation algorithmique ne suppose même pas la présence d'un sujet agissant derrière un écran. Via une multitude de dispositifs embarqués (dont les smartphones sont les plus généralisés), les utilisateurs sont constamment en train d'émettre des données, « capturées par des tiers le plus souvent de manière subreptice »<sup>66</sup>. Le sujet des plateformes média, agissant ou non, est loin d'être en majorité contenu dans la figure du « professionnel amateur ». En réalité, Antonio Casilli note que : « *les fruits du digital labor ne sont pas seulement des contenus qui demandent des compétences, des talents, ou des spécialisations particulières. Les traces et les manifestations passives de la présence en ligne sont d'autant plus monétisables* ».<sup>67</sup>

Eran Fisher remarque, au sujet de l'économie numérique, que « face à un haut degré d'exploitation, nous connaissons un faible degré d'aliénation ».<sup>68</sup> Disons plutôt que la captation de ces manifestations passives par les plateformes est presque indolore, le consentement y est

64 CARDON, Dominique & A. CASILLI, Antonio, « *Qu'est-ce que le digital labor?* », Institut National de l'Audiovisuel, 2015, p. 12-13.

65 Ibid

66 Ibid

67 Ibid CARDON, Dominique & A. CASILLI, Antonio, « *Qu'est-ce que le digital labor?* », Institut National de l'Audiovisuel, 2015, p. 17.

facile dans la mesure où, pour le moment, un nombre relativement réduit de personnes est conscient de ses enjeux. Pire, dans l'étude annuelle 2014 du Conseil d'État « le numérique et les droits fondamentaux », Antonio Casilli souligne l'implication des individus eux-mêmes dans ce processus de marchandisation et de surveillance : « *La structure de surveillance est constamment nourrie par les objets mêmes de cette surveillance, inscrit dans un système social qui prime la participation basée sur le dévoilement réciproque finalisé à la construction de capital social en ligne.* »<sup>69</sup> Le digital labor entraîne une confusion entre les rôles de travailleur et consommateur. À chaque instant, l'utilisateur d'un service ne se perçoit pas comme participant lui-même à un dispositif de contrôle et de production de valeur. Cette intériorisation de la domination n'est pas particulièrement étonnante dans la mesure où Giorgio Agamben remarque que dès la société disciplinaire, les dispositifs s'inscrivent comme le moyen de la « *création de corps dociles mais libres qui assument leur identité et leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement* ». <sup>70</sup>

## 2. Une société spectaculaire

Il nous semble que la notion de *spectacle* telle que mise en évidence par les situationnistes, et particulièrement Guy Debord, nous permettrait une meilleure compréhension de ce temps de production de valeur du *digital labor*, que nous n'appareillons pas consciemment à un travail. Si les définitions n'en manquent pas, notamment dans la succession d'aphorismes de *La Société du Spectacle*, le concept de spectacle, décisif dans la pensée de Guy Debord, reste complexe à définir :

« Le spectacle, compris dans sa totalité, est à la fois le résultat et le projet du mode de production existant. Il n'est pas un supplément au monde réel, sa décoration surajoutée. Il est le cœur de l'irréalisme de la société réelle. Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix déjà fait dans la

68 FISHER, Eran, « *How Less Alienation Creates More Exploitation ? Audience Labour on Social Network Sites* », tripleC – Cognition, Communication, Co-operation, 2012, pp.171-183

69 CASILLI, Antonio. *Quatre thèses sur la surveillance numérique de masse et la négociation de la vie privée*. Jacky Richard et Laurent Cytermann. Etude annuelle 2014 du Conseil d'État "Le numérique et les droits fondamentaux", La Documentation Française, pp.423-434, 2014,

70 AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014, p. 42.



production, et sa consommation corollaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant. Le spectacle est aussi la présence permanente de cette justification, en tant qu'occupation de la part principale du temps vécu hors de la production moderne. »<sup>71</sup>

D'une manière restreinte, Debord utilise le mot spectacle comme un synonyme de « culture », d'« industrie culturelle » ou de « mass media ». Dans les analyses des sciences de l'information et de la communication, celui-ci a souvent été réduit à une critique des techniques de l'information et de la communication, et particulièrement de la télévision comme règne des images.<sup>72</sup> Pourtant Debord nous le dit lui-même : « le spectacle ne peut être compris comme l'abus d'un monde de la vision, le produit des techniques de diffusion massive des images » ; « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images »<sup>73</sup>. Reprenant l'hégélo-marxisme, Guy Debord développe la transformation de la marchandise en spectacle, à travers la réification des individus. Au sens marxiste du terme, le spectacle serait une superstructure, séparant le spectateur de sa propre vie : « *Plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir* ». Cette superstructure serait la garante de la passivité, de la séparation des masses du réel, et donc de la « servitude spectaculaire ». Chez Debord, le concept de spectacle va bien plus loin que la simple dénonciation de notre rapport à l'image, c'est une critique intégrale du capitalisme et de l'emprise de l'économie sur la vie :

« Le spectacle se soumet les hommes vivants dans la mesure où l'économie les a totalement soumis. Il n'est rien que l'économie se développant pour elle-même. Il est le reflet fidèle de la production des choses, et l'objectivation infidèle des producteurs. »<sup>74</sup>

Ainsi, en 1988, dans ses *Commentaires sur la Société du Spectacle*, Debord nous explique que la société spectaculaire, c'est « *l'accomplissement sans frein des volontés de la raison marchande* ».

« La première phase de la domination de l'économie sur la vie sociale avait entraîné, dans la définition de toute réalisation humaine une évidente dégradation de l'*être en avoir*. La phase présente de l'occupation totale de la vie sociale par les résultats accumulés de

71 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996 p. 17-18

72 MARTEL, Frédéric. « Sur la notion de « spectacle » », *Le Magazine Littéraire*, vol. 399, no. 6, 2001, pp. 23-25.

73 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996 p.22.

74 Ibid

l'économie conduit à un glissement généralisé de l'*avoir* au *paraître*, dont tout « avoir » effectif doit tirer son prestige immédiat et sa fonction dernière. En même temps toute réalité individuelle est devenue sociale, directement dépendante de la puissance sociale, façonnée par elle. En ceci seulement qu'elle *n'est pas*, il lui est permis d'apparaître. »<sup>75</sup>

Dans la société spectaculaire, le spectacle opère une falsification synonyme d'aliénation, le spectacle est la dégradation de l'« avoir » en « paraître ». Il est le contraire de la réalité sociale et de « la vie quotidienne » (au sens de Lefebvre)<sup>76</sup>.

En tant que production de valeur résultant d'une tentative de *paraître* socialement par le « le dévoilement réciproque finalisé à la construction de capital social en ligne », nous pensons qu'il est possible de comprendre le *digital labor* comme une nouvelle étape dans la colonisation du vécu par la domination de l'économie, une nouvelle opacité posée sur le fondement historique, social et technique de la domination, un développement récent de ce passage toujours plus affirmé du rapport de production et des rapports sociaux dans la sphère de la représentation qu'est le spectacle.

Quant à notre société contemporaine, nous l'avions reconnue comme l'étape d'une progression vers la société de contrôle, toujours structurée par des ensembles de résidus souverains et disciplinaires, nous la reconnaissons désormais, en plus, comme fondamentalement *spectaculiste* :

« La société qui repose sur l'industrie moderne n'est pas fortuitement ou superficiellement spectaculaire, elle est fondamentalement *spectaculiste*. Dans le spectacle, image de l'économie régnante, le but n'est rien, le développement est tout. Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même. »<sup>77</sup>

75 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996, p. 22.

76 MARTEL, Frédéric. « Sur la notion de « spectacle » », *Le Magazine Littéraire*, vol. 399, no. 6, 2001, pp. 23-25.

77 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996 p. 21.

## B. L'individu ou le Bloom ?

### 1. La Théorie du Bloom

Comme nous venons de le constater, si cela n'est pas tant une nouveauté, il nous semble effectivement que l'économie cybernétique est d'« ordre ontologique »<sup>78</sup>. Dans la société spectaculaire, elle se traduit par la dégradation de *l'être* en *paraître*. Cette forme particulière de ce que nous pourrions considérer comme un prolongement de l'« oubli de l'Être » a été décrite par les auteurs de la revue *Tiqqun* dès 1999, notamment au travers de la *Théorie du Bloom*. Celle-ci, opérant un vaste travail d'unification de pensées hétéroclites (de Debord à Heidegger, en passant par Foucault, Jacob Frank, Netchaiev ou même la Kabbale lourianiste), a réussi à décrire avec une certaine acuité la condition métaphysique de l'homme à la croisée du spectacle et du biopouvoir. Nous voudrions donc dresser ici un exposé des conclusions de ce collage cubiste, avant d'exposer la réalité qu'il propose au détrompe l'oeil de la critique. Avant toute chose, il nous faut revenir quelque peu en arrière, et continuer notre lecture de *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* d'Agamben, afin de comprendre la filiation et la logique soutenant la *Théorie du Bloom*. À partir de la moitié de l'ouvrage, Giorgio Agamben revient sur ses propres recherches, qu'il définit comme « une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement ». Il y dresse une filiation, du terme grec d'*oikonomia* (gestion/management) au *dispositio* latin, le chargeant des « complications sémantiques de l'*oikonomia* théologique », à savoir une césure séparant en Dieu être et action, ontologie et praxis. L'exposition de cette théorie, marquée par la lecture d'Heidegger, est trop longue et complexe pour être entièrement restituée ici, nous vous renvoyons donc à l'ouvrage en exposant sa conclusion :

« Le terme de dispositif nomme ce en quoi et ce par quoi se réalise une pure activité de gouvernement sans le moindre fondement dans l'être. C'est pourquoi les dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation. Ils doivent produire leur sujet. »<sup>79</sup>

Si cela n'est explicité à ce point du texte, il nous semble que Agamben fait ici référence à la différence ontologique formulée par Heidegger. Le projet Heideggerien, inscrit dans le schéma de la pensée hégélienne et théologique, comprend trois phases historiques successives, l'unité première, la séparation et la reconquête consciente de l'unité perdue. Pour Heidegger, la métaphysique occidentale depuis Platon, en posant chaque objet devant l'homme pour en

78 WINOGRAD, Terry & FLORES, Fernando, *Understanding Computers and Cognition: A New Foundation for Design*, Addison-Wesley Professional, 1987

79 AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014 p. 27.

saisir la vérité, opérant la scission entre l'homme et les choses, a déchiré l'unité première (de la période des penseurs présocratiques). En effet, pour Heidegger, plutôt que de problématiser la métaphysique à son sens véritable de donation de « l'Être », « ce qui fait qu'il y a quelque chose plutôt que rien », selon Leibniz, la philosophie dès Platon a pensé l'être de l'étant (tout être particulier), l'essence de chaque chose. La métaphysique occidentale se concentrant sur les étants se caractérise par un « oubli de l'Être ». Dans ce passage, pour Agamben, le dispositif produirait des subjectivations pour des êtres (étants) déconnectés de l'Être.

Ainsi, Giorgio Agamben distingue « *d'une part les êtres vivants (ou les substances), de l'autre les dispositifs à l'intérieur desquelles ils ne cessent d'être saisis* ». Entre les deux classes de l'être, les sujets sont le tiers résultant de la relation, du « corps à corps » entre les vivants et les dispositifs. Naturellement, les substances et les sujets semblent se confondre, néanmoins Agamben remarque qu'un même individu, une même substance, peut-être le lieu de plusieurs processus de subjectivation.<sup>80</sup> Tour à tour, dans le même temps, un individu peut être utilisateur de téléphone portable, de Facebook et *community manager*.

On retrouve la thématique de la séparation chère à Heidegger dans la relecture de Hegel par Guy Debord dans la *Société du Spectacle* :

La philosophie, en tant que pouvoir de la pensée séparée, et pensée du pouvoir séparé, n'a jamais pu par elle-même dépasser la théologie. Le spectacle est la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse. La technique spectaculaire n'a pas dissipé les nuages religieux où les hommes avaient placé leurs propres pouvoirs détachés d'eux : elle les a seulement reliés à une base terrestre. Ainsi c'est la vie la plus terrestre qui devient opaque et irrespirable. Elle ne rejette plus dans le ciel, mais elle héberge chez elle sa récusation absolue, son fallacieux paradis. Le spectacle est la réalisation technique de l'exil des pouvoirs humains dans un au-delà ; la scission achevée à l'intérieur de l'homme.<sup>81</sup>

En résumé, dans nos sociétés contemporaines, le spectacle est la réalisation technique de la séparation par de vastes processus de falsification et de désobjectivation. Pour Tiqqun, il « *régit toutes les manifestations de notre existence* », le dispositif, lui se présente comme une machine du gouvernement biopolitique, qui par la production de subjectivations falsifiées, non réelles, en « *gère les conditions* » (de nos existences).

Partant de là, les membres de Tiqqun ont voulu caractériser le sujet des sociétés capitalistes occidentales comme *le Bloom*, « *l'homme qui s'est à ce point confondu avec son aliénation* ».

80 AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014, p. 30.

81 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996 p. 24

qu'il serait absurde de vouloir les séparer »<sup>82</sup> (Détournement de Guy Debord, « *Le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image* »<sup>83</sup>).

Le *Bloom*, c'est l'homme de l'espace quadrillé des métropoles et de la cybernétique, celui qui ne fait pas l'expérience de la vie quotidienne mais seulement « *de conventions, de règles, d'une seconde nature entièrement symbolisée* »<sup>84</sup>. Le *Bloom*, c'est l'homme sans substantialité, « *l'étant crépusculaire* »<sup>85</sup> qui dans le monde de la marchandise autoritaire devient étranger à lui-même, possédé par l'économie :

« simple artefact périphérique aux mains du Biopouvoir, il est notre désir brut de survivre dans l'intolérable réseau de sujétions minuscules, de pressions granulées qui nous corsète au plus près, il est l'ensemble des calculs, des humiliations, des mesquineries, l'ensemble des *tactiques* que nous devons déployer. Il est toute la mécanique objective à laquelle nous sacrifions intérieurement. »<sup>86</sup>

La figure du *Bloom* paraît très pratique et opérante dans la mesure où elle résonne avec ce qui semble être une expérience largement partagée, « *chacun l'a toujours-déjà croisé dans la rue, puis, plus tard, en soi même* »<sup>87</sup>. S'il apparaît pour beaucoup réactionnaire d'affirmer que, dans les hauts lieux de synchronisation, jamais les hommes n'ont été réunis en si grand nombre, mais jamais aussi ils ne furent à ce point séparés, nous devons au Comité Invisible (inscrit dans la filiation de Tiqqun), de formuler cette mise en garde :

«La condition du règne des Gafa (Google, Apple, Facebook, Amazon), c'est que les êtres, les lieux, les fragments de monde restent sans contact réel. Là où les Gafa prétendent "mettre en lien le monde entier", ce qu'ils font, c'est au contraire travailler à l'isolement réel de chacun»,<sup>88</sup>

## 2. L'expérience du néant ou la pratique sociale et politique ?

Il ne faudrait pas s'y tromper, l'adhésion sans réserve au projet Heideggerien et la propension à l'imposition idéologique, sous couvert de poésie rageuse, des textes produits par Tiqqun ne sont pas à exempter de critique.

82 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004, p. 26.

83 DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996 p. 32.

84 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004, P.52.

85 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004, p. 25.

86 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004 p. 35.

87 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004 p. 16.

88 Comité Invisible, *Maintenant*, La Fabrique, 2017

Après avoir dressé le constat d'un monde en ruine et d'un sujet vide, perdu, au choix, dans un maelström de symboliques factices ou dans l'immensité d'un *désert* intangible, Tiquun propose à son lecteur (un *Bloom* parmi les *Blooms*) de répondre à son manque de substantialité par l'exercice de la « métaphysique critique », ou l'injonction générale à se déterminer à partir du caractère métaphysique du monde, « l'appropriation de l'oubli de l'Être ».

En effet, suivant Heidegger, pour Tiquun, l'« imminence » de l'effondrement qui accompagne le développement de la marchandisation du sensible est aussi le seuil tragique et historique permettant le dépassement de l'« oubli de l'être » et de la métaphysique ancienne. Chez Tiquun, la réalisation de la société marchande est en même temps sa négation, de la même manière que la métaphysique ruine son fondement dans son développement pour Heidegger. Ainsi, l'extension du *désert* à la totalité de l'existant permet l'expérience métaphysique originelle, l'expérience du néant comme reconnaissance de « l'oubli de l'Être ». Par l'expérience absolue de son aliénation, le *Bloom* peut se réapproprier son essence métaphysique, et donc se supprimer comme *Bloom*.

Considéré à son tour comme stock de puissance (force de travail) il peut être englouti en tant que sujet : « L'homme lui-même devient matériel humain, employé selon des buts préfixés » [...] il a la possibilité de comprendre que la technique participe d'une interprétation métaphysique du monde qui n'est autre que le mode de pensée propre à toute la tradition occidentale épuisant aujourd'hui ses dernières possibilités.<sup>89</sup>

Promettant une réconciliation du sens et de la vie basée sur une éthique de l'essence et une rhétorique entre authenticité et inauthenticité, entre « Être » et « étants », Tiquun produit une critique du capitalisme, de la cybernétique et des rapports de domination qu'ils sous-tendent, en vertu de ce que serait une nature humaine originelle. Le *Bloom* comme abstraction ne dépeint pas des sujets sociaux complexes, ancrés dans une classe, porteurs de contradictions, et produits des conditions matérielles et symboliques de leurs existences, comme nous l'enseignerait toute une tradition sociologique à la suite de Marx et de Bourdieu. De fait, la prise de conscience de sa propre aliénation et de l'aliénation des autres engendrées par la colonisation du sensible par la marchandise, ne peut se faire, non pas par un travail rationnel de déconstruction des mécanismes de domination, mais uniquement par la forme d'un « réflexe vital ». Il s'agit de faire appel à l'instinct, au fantasme d'une nature se suffisant à elle-même, pour reléguer dans le domaine du mauvais rêve toute trace de particularisme social, et du même coup faire renaître par une opération mystique la nature prétendument communiste de l'homme.

89 Anonyme, *Avant-Garde et Mission... La Tiquounnerie*, 2002

Comme le note Adorno, « *L'être séduit, éloquent comme le bruissement des feuilles au vent, dans les mauvais poèmes* »<sup>90</sup>. Si la description du sujet des sociétés occidentales comme *bloom* semble faire écho à une expérience partagée, Tiquun y répond avec les mêmes artifices que tout énoncé doctrinal. À la terreur produite par le vide substantiel, vient répondre une construction identitaire rassurante, présentée comme l'évidence naturelle.<sup>91</sup> À une vie d'errance factice sous l'emprise du spectacle et du biopouvoir répond le fantasme d'un Éden de pleine liberté.

Remarquons aussi qu'à la manière de tout prédicat identitaire, Tiquun échappe à la critique par cette pirouette rhétorique : puisque le *Bloom* renvoie à l'homme arraché à sa « substantialité » par la marchandise, celui qui critique le *Bloom* n'est autre que *Bloom* lui-même. N'ayant accédé à « l'Être », son jugement ne peut-être que fatalement diverti par son assujettissement à l'inauthenticité du spectacle. Cette propension à évacuer toute forme de contradiction est typique du langage philosophique d'Heidegger selon Bourdieu :

« Les relations qui s'instaurent entre l'oeuvre de grand interprète et les interprétations ou les sur-interprétations qu'elle appelle, ou entre les auto-interprétations destinées à corriger et à prévenir les interprétations malheureuses ou malveillantes et à légitimer les interprétations conformes, sont tout à fait semblables -à l'humour près, que chassent la pompe et la complaisance universitaires- à celles qui, depuis Duchamp, s'instaurent entre l'artiste et le corps des interprètes : la production, dans les deux cas, fait intervenir l'anticipation de l'interprétation, jouant et se jouant des interprètes, appelant l'interprétation et la sur-interprétation, soit pour les accueillir au nom de l'inexhaustibilité essentielle de l'oeuvre, soit pour les rejeter, par une sorte de défi artistique à l'interprétation qui est encore une façon d'affirmer la transcendance de l'artiste et de son pouvoir créateur, voire de son pouvoir de critique et d'auto-critique. La philosophie de Heidegger est sans doute le premier et le plus accompli des ready-made philosophiques, oeuvres faites pour être interprétées et faites par l'interprétation ou, plus exactement, par la dialectique vicieuse -antithèse absolue de la dialectique de la science- de l'interprète qui procède nécessairement par excès et du producteur qui, par ses démentis, ses retouches, ses corrections, instaure entre l'oeuvre et toutes les interprétations une différence qui est celle de l'Être à la simple élucidation des étants. »<sup>92</sup>

Tentative louable de réunion des concepts de spectacle et du biopouvoir, le projet de Tiquun apparaît miné dès son origine par la reprise sans aucune forme de critique de l'ensemble de la

90 Anonyme, *Avant-Garde et Mission... La Tiquounnerie*, 2002

91 CARBURE, « *L'Insurrection qui vient, construction identitaire et alternative existentielle* », Carbure, 2016

92 BOURDIEU, Pierre, L'ontologie politique de Martin Heidegger, *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 1, n°5-6, novembre 1975. La critique du discours lettré. pp. 109-156

pensée heideggerienne. Nous voudrions aussi souligner que pour ce qui est de la domination cybernétique, les comportements constatés vont à l'encontre de la prédiction formulée par Tiqqun. Pour Antonio Casilli, face au péril de la surveillance de masse, à la colonisation du sensible et la mise en dépendance des usagers par les plateformes, *« les utilisateurs opposent de manière de plus en plus pressante une exigence d'autonomie et de capacitation personnelle et collective [...] la perte de confiance des usagers va de pair avec une demande importante de services de sécurisation et d'anonymisation des échanges »*<sup>93</sup> Ainsi, début 2017, le lancement de Mastodon, clone libre et décentralisé de la plateforme Twitter a réactivé les attentes et les fantasmes alloués aux bienfaits de la structure en réseau. Si bien sûr nous ne souscrivons pas à cette philosophie et utopie techniciste, nous remarquons qu'aujourd'hui, peu à peu, sont créés les outils de la maîtrise de nos présences numériques. Et qu'il s'agisse de les utiliser ou de les soutenir, d'informer à leur sujet, de participer à leur développement, ou plus simplement de désertier les plateformes, remarquons que toute tentative de s'extraire des conditions du présent et des rapports de forces existants passe par une pratique sociale et politique.

93 CASILLI, Antonio, *Quatre thèses sur la surveillance numérique de masse et la négociation de la vie privée*, dans : Jacky Richard et Laurent Cytermann. Étude annuelle 2014 du Conseil d'État "Le numérique et les droits fondamentaux", La Documentation Française, pp.423-434, 2014,



## CONCLUSION

Au cours de notre développement, nous avons pu remettre en question la pertinence de la conception d'Internet comme d'un réseau décentralisé. Pour nous, Internet est plutôt à ranger du côté des lieux réticulaires, une forme particulière d'espace, caractérisée par la connexité. Suivant les travaux de Boris Beaude et de Louise Drulhe, une relecture spatiale nous a permis de donner à Internet une nouvelle densité, permettant de saisir de manière plus fine ses enjeux, économiques, sociaux et politiques.

Internet, sur le modèle panoptique, est structuré par les plateformes, de hauts lieux de synchronisation, en position d'hypercentralité, concentrant une grande part de l'interaction et de la communication et agissant comme de véritables catalyseurs du pouvoir. La réflexion sur les « sociétés de contrôle », portée par Michel Foucault et Gilles Deleuze nous semble poser les contours du capitalisme actuel et de ses développements issus des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Cernés par les dispositifs, nous serions désormais moins assujettis aux règles d'une société disciplinaire que soumis à un contrôle continu. Par notre présence sur les plateformes et au travers du digital labor, par la production continue de données, nous émettons nous-mêmes les informations nécessaires à notre mise sous contrôle. Aveuglés par le spectacle, nous aurions laissé la marchandise étendre son emprise à toutes les sphères du sensible jusqu'à devenir le *Bloom*, un sujet tout entier constitué par son extériorité, par ses relations, « le corps social le plus docile et le plus soumis qui soit jamais apparu dans l'histoire de l'humanité »<sup>94</sup>.

Arrivés là, nous voudrions remarquer que la période récente peut-être considérée comme celle d'une crise brutale du contrôle. En 2000 déjà, Olivier Razac notait comment la gestion du risque, que représentait le déplacement des individus, avait entraîné la diffusion au sein de nos sociétés d'une « injonction spatiale », énoncée ainsi : « Dis- nous où tu vas, dans la mesure où tes déplacements représentent un risque mais que tu dois quand même te déplacer ».<sup>95</sup> Dans ce contexte, on considérerait la localisation des individus comme le moyen de leur protection (Olivier Razac cite ainsi l'exemple des enfants sur lesquels il devient envisageable de placer des balises GPS). Aujourd'hui, nous l'avons vu, servant autant une logique sécuritaire qu'une dynamique de production de valeur marchande, l'impératif catégorique de transparence et de traçabilité s'applique, de manière croissante à des secteurs entiers de l'existant.<sup>96</sup> Nous avons cité dès l'introduction, le programme de surveillance globale américain PRISM, mais nous ne

94 AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014, p. 47.

95 RAZAC, Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, 2009, p. 234.

96 TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004, p. 70.

manquerons pas de penser en France à la mise en place du fichier TES (Titres Électroniques de Sécurité), adopté en novembre 2016 et déployé à partir de février 2017. Ce « mégafichier » réunit dans une seule base les données biométriques (identité, couleur des yeux, domicile, photo, empreintes digitales...) des détenteurs d'un passeport et d'une carte d'identité nationale. Citons encore la loi relative au renseignement de 2015, légalisant à posteriori des pratiques jusque-là illégales des services de renseignement. Ainsi, dans son rapport sur la loi, l'association de défense des droits et libertés des citoyens sur Internet, La Quadrature du Net, remarquait qu'elle autorise la mise en place des dispositifs d'une surveillance « massive et prédictive », à l'aide de techniques et d'algorithmes sur lesquels aucune transparence n'est possible. On pourra citer à titre d'exemple les sondes (article L. 851-2), les « boîtes noires »\* (article L. 851-3), la géolocalisation d'un individu, d'une voiture ou d'un objet (article L. 851-5), l'utilisation d'IMSI Catcher\* (article L. 851-6), l'interception des correspondances (article L. 852-1), la sonorisation et la captation d'image dans des lieux privés (article L. 853-1) ou encore l'utilisation de keyloggers\* (article L. 853-2).<sup>97</sup> Participant des réponses gouvernementales face à la « menace » (ou la crainte) du terrorisme, ces avancées vers le contrôle généralisé ne font que confirmer cette assertion de Giorgio Agamben :

Aux yeux de l'autorité (et peut-être a-t-elle raison), rien ne ressemble autant à un terroriste qu'un homme ordinaire.

Plus les dispositifs se font envahissants et disséminent leur pouvoir dans chaque secteur de notre vie, plus le gouvernement se trouve face à un élément insaisissable qui semble d'autant plus se soustraire à sa prise qu'il s'y soumet avec docilité.<sup>98</sup>

Pourtant, comme nous le montre l'impasse de Tiquin, penser Internet comme la continuation des sociétés de contrôle ne fait que souligner l'urgence de la mise en visibilité de ses mécanismes de pouvoir par une critique de son déroulement historique et social mais surtout de leur déconstruction par une pratique sociale et politique. Face à l'hyperconcentration croissante des pratiques dans l'espace d'Internet et à ses conséquences pour l'avènement de la surveillance de masse, face à la lutte active des gouvernements contre les services de cryptographie et au développement insidieux de la marchandisation dans le domaine du sensible, nous voudrions encourager toutes les initiatives passées, présentes, mais aussi inévitablement à venir, pour la déconcentration d'Internet (Framasoft, Mastodon et la

<sup>97</sup> La Quadrature du Net, *Analyse du PJJ Renseignement*, Wiki La Quadrature du Net, 2015, consulté le 06 mai 2017, URL :

[https://wiki.laquadrature.net/PJJ\\_relatif\\_au\\_renseignement/Analyse\\_du\\_PJJ\\_Renseignement](https://wiki.laquadrature.net/PJJ_relatif_au_renseignement/Analyse_du_PJJ_Renseignement)

<sup>98</sup> AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014

multitude des militants oeuvrant pour un Internet libre), pour la liberté d'information (Owni, Wikileaks, Julian Assange ou Edward Snowden), pour la défense des droits et libertés sur Internet (La Quadrature du Net ou l'Electronic Frontier Foundation), pour le développement de technologies permettant d'échapper salutairement au contrôle (Signal, Tor, Tails ou La Brique Internet) ou pour cet immense travail qu'est la formation et la sensibilisation des usagers à la maîtrise de ces outils (Le Reset et de nombreux autres « Fab lab »\* et « hackerspace »). Évidemment, cette liste n'est pas exhaustive, elle appelle surtout à de nombreuses suites.

De la même manière que le signalait Gilles Deleuze dans son Post-scriptum sur les sociétés de contrôle, nous considérons qu'il n'y a pas lieu face aux sociétés disciplinaires, comme face aux plateformes et aux sociétés de contrôle dans leur entier, de se demander lequel de ces régimes est le plus dur ou le plus tolérable, « car c'est en chacun d'eux que s'affrontent les libérations et les asservissements ».<sup>99</sup>

Nous avons cherché à tâtons quels passages, quels gestes, quelles pensées pourraient permettre de s'extraire de l'impasse du présent. Il n'y a pas de mouvement révolutionnaire sans un langage à même de dire à la fois la condition qui nous est faite et le possible qui la fissure.

Comité Invisible, *À nos amis*

99 DELEUZE, Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

## **GLOSSAIRE**

Boîtes noires : Dispositifs enregistrant des informations.

Community Manager : Littéralement « gestionnaire de communauté », personne chargée de fédérer des communautés par l'échange, l'interaction et la modération sur les réseaux sociaux.

Digital Labor : D'après Antonio Casilli, réduction de nos « liaisons numériques » à un moment du rapport de production, création de valeur liée à l'exploitation de données émises par l'utilisateur d'une plateforme.

Fab Lab : Réseau d'ateliers composé de machines-outils pilotées par ordinateur et nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) et pouvant fabriquer, rapidement et à la demande, des biens de nature variée.

Hypercentralité : Tendance à la domination totale d'un espace par l'une de ses parties, une centralité recouvrant l'ensemble de sa périphérie

Implémenter : En informatique, traduire un algorithme dans un langage de programmation.

IMSI Catcher : appareil de surveillance utilisé pour intercepter le trafic des communications mobiles et capter des informations à distance.

Keylogger : dispositif enregistrant les frappes d'un clavier.

Plateforme : Intermédiaire qui rassemblent des groupes et favorisent les échanges économiques et sociaux – sites collaboratifs, réseaux sociaux, marketplace...

Shopping Mall : Centre Commercial

Synchorisation : Néologisme de Boris Beaudé définissant un espace commun, de la même manière que la synchronisation définit un temps commun.

## BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN, Giorgio, « *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* », Rivages, 2014, p. 47.

ANONYME, *Avant-Garde et Mission... La Tiqqounnerie*, 2002

BEAUDE, Boris, *Internet, changer l'espace*, changer la société, FYP éditions, 2012

BIDDLE, Ellery, *Comment la règle du «vrai nom» de Facebook a mis la vie d'une féministe indienne en danger*, Slate, 10.11.2015, consulté le 6 mai 2017,

URL : <http://www.slate.fr/story/108655/facebook-regle-vrai-nom-danger-vie-feministe-indienne>

BOURDIEU, Pierre. L'ontologie politique de Martin Heidegger. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 1, n°5-6, novembre 1975. La critique du discours lettré. pp. 109-156

BRIAN, Holmes, « *Libre Association . Internet et la recomposition réticulaire* », Multitudes 2005/2 (no 21), p. 31-39.

CASILLI, Antonio, Quatre thèses sur la surveillance numérique de masse et la négociation de la vie privée. Jacky Richard et Laurent Cytermann. Etude annuelle 2014 du Conseil d'État "Le numérique et les droits fondamentaux", La Documentation Française, pp.423-434, 2014,

CASILLI, Antonio & CARDON, Dominique, « *Qu'est-ce que le digital labor ?* », Institut National de l'Audiovisuel, 2015

CARBURE, « *L'Insurrection qui vient, construction identitaire et alternative existentielle* », Carbure, 2016

CHEVALIER, Michel, *Lettres sur l'Amérique du Nord (2 volumes)*, Gosselin, 1836, tome II

Comité Invisible, *Maintenant*, La Fabrique, 2017

DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1996

DELEUZE, Gilles, *Foucault*, Editions de Minuit, 1986/2004, p.41

DELEUZE Gilles, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, l'autre journal, n°1, mai 1990

DERRICKS, Kelly L. *Facebook Censored and Deleted March Against Monsanto Event*, March Against Monsanto, 21.08.2013, consulté le 6 mai 2017,

URL : <http://www.march-against-monsanto.com/facebook-censored-and-deleted-march-against-monsanto-event/>

- DRULHE, Louise, *L'atlas critique d'Internet*, 2015, URL : <http://internet-atlas.net>
- MARTEL, Frédéric. « Sur la notion de « spectacle » », *Le Magazine Littéraire*, vol. 399, no. 6, 2001, pp. 23-25.
- MUSSO, Pierre, « *De la socio-utopie à la techno-utopie* », *Manière de voir*, 8/2010 (n°112), p. 6-6.
- FISHER, Eran, « *How Less Alienation Creates More Exploitation ? Audience Labour on Social Network Sites* », *tripleC – Cognition, Communication, Co-operation*, 2012, pp.171-183
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, 1. La Volonté de Savoir, Paris, Gallimard, 1976, p.121-122
- FOUCAULT, Michel, « *Les mailles du pouvoir* », *Barbarie*, n°3 et 4, 1981- 1982. Repris dans *DE*, IV, p. 187.
- FOUCAULT, Michel, « *Des espaces autres* », *Architecture, mouvement, continuité*, n°5, octobre 1984. Repris dans *DE*, IV, p. 752-762.
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, volume III, Gallimard, 2001, p.
- GARNIER, Jean-Pierre, « *Scénographies pour un simulacre : l'espace public réenchanté* », *Espaces et sociétés* 2008/3 (n° 134), p. 67-81.
- HUME, David, *De la liberté civile*, 1741
- La Quadrature du Net, *Analyse du PJJL Renseignement*, Wiki La Quadrature du Net, 2015, consulté le 06 mai 2017, URL : [https://wiki.laquadrature.net/PJJL\\_relatif\\_au\\_reenseignement/Analyse\\_du\\_PJJL\\_Renseignement](https://wiki.laquadrature.net/PJJL_relatif_au_reenseignement/Analyse_du_PJJL_Renseignement)
- MILBURN, Philip, « *Surveiller et punir au XXIe siècle* », *Journal des anthropologues* 2007
- OTTAVIANI, Didier, *Foucault – Deleuze : de la discipline au contrôle*, Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie, Lyon : ENS Edition, 2003
- PAQUOT Thierry, *L'espace public*, Nouvelle édition, Paris, La Découverte, « Repères », 2015, 128 pages.
- RAZAC, Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, 2009
- RAZAC, Olivier, *Après Foucault, avec Foucault. Disséquer la société de contrôle*, Editions L'Harmattan, 2008

RIDEL, Xavier, *Comment Donald Trump a utilisé Facebook pour cibler très précisément les internautes*, Slate, 01.02.2017, consulté le 6 mai 2017,

URL :<http://www.slate.fr/story/136199/trump-brexit-cambridge-analytica>

ROHLFS, Jeffrey, « *A Theory of Interdependent Demand for a Communication Service* », The Bell Journal of Economics and Management Science, 1974 n°5, vol 1, p16

ROPERT, Pierre, *La Société de surveillance de Foucault*, entretien avec Alain Damasio, France Culture, le 13/04/14

SABOT, Philippe, « *Une société sous contrôle ?* », *Methodos*, 2012

TIQQUN, *La Théorie du Bloom*, La Fabrique, 2004

WINOGRAD, Terry & FLORES, Fernando, *Understanding Computers and Cognition: A New Foundation for Design*, Addison-Wesley Professional, 1987